

TABLE-RONDE N°2

« Les restes humains ont-ils une place aujourd'hui dans les musées ? »

Anne-Christine Taylor

Si vous le voulez bien, on va reprendre la discussion. Je voudrais donc appeler les participants de la deuxième table ronde, qui s'intitule "Les restes humains ont-ils une place aujourd'hui dans les musées ?" Claudius Müller, du musée d'ethnographie de Munich ; Neil Mc Gregor, le directeur du British Museum ; Marcellin Abong, directeur du Centre Culturel du Vanuatu, qui arrive tout droit de l'aéroport et qu'on remercie beaucoup d'être venu dans ces conditions ; Gilles Boëtsch, directeur de recherches au CNRS en anthropologie biologique ; Abdoulaye Camara, le directeur du musée de Dakar ; Yves Coppens, professeur au Collège de France ; Jean-Paul Demoule, président de l'Institut National pour l'Archéologie Préventive ; Alain Froment, directeur de recherches à l'IRD et directeur de la valorisation des collections d'anthropologie du musée de l'Homme ; Maurice Godelier, directeur d'études à l'EHESS, spécialiste bien connu de la Nouvelle-Guinée en particulier ; et Marcus Schindlbeck, qui est conservateur des collections Pacifique au musée Dahlem de Berlin.

Claudius Müller

Bonjour messieurs dames. Merci pour cette invitation, au nom de nous tous, qui nous sommes occupés des questions importantes, même brûlantes pour quelques-uns d'entre nous, en ce qui concerne les restes humains. Je vous parle en français, d'abord par déférence pour nos hôtes, qui nous ont invités, ensuite car je pense que la plupart des partenaires ici parlent français, ou sont Français, et enfin comme un hommage à la langue française car c'est dans cette langue, dans cette tradition, dans cette culture que les sciences se sont développées depuis l'époque des Lumières. C'est donc pour moi une manière de l'honorer. On a entendu ce matin des interventions qui concernaient le problème des restes humains dans les musées. A présent, la question au centre de cette table ronde est : "les restes humains ont-ils une place dans les musées ?". Je suis très content qu'il y ait parmi nous des collègues travaillant dans les musées mais aussi des collègues de disciplines apparentées, qui sont très importantes pour la tradition des musées, comme la préhistoire, l'archéologie, et l'anthropologie. De prime abord, il y a la question de l'origine des objets dans les collections des musées : quand les restes humains sont-ils arrivés dans les musées ? Quelle est leur place dans l'histoire de nos collections, qui en fin de compte sont de véritables archives de culture ? Elles font partie de la tradition culturelle de nos musées. C'est pourquoi il faut s'interroger sur la raison pour laquelle ces objets sont toujours dans les musées : quelle est leur fonction ? Y a-t-il toujours une raison scientifique ou culturelle à leur présence ici ? Ces questions ont déjà été abordées ce matin, nous allons les approfondir cet après-midi. Je suis très heureux d'avoir parmi nous le directeur du British Museum, qui est le "grand" musée européen, une véritable archive culturelle. C'est à lui que revient d'ouvrir le débat.

Neil Mc Gregor

Merci beaucoup. Je voudrais expliquer tout d'abord pourquoi je parle en anglais : ce n'est pas par manque de respect pour les traditions que vous venez d'évoquer, mais parce que je veux parler en partie des différences des structures légales des musées anglophones et des musées continentaux. Celles-ci expliquent en effet pour une grande part pourquoi nos traditions sont

si différentes, et pourquoi les solutions possibles sont différentes. La question est : « les restes humains appartiennent-ils aux collections des musées publics ? » Comme nous l'avons vu ce matin, il n'y a pas de réponse facile à cette question... Dans ce domaine il n'y a pas de question facile. Mais il n'est pas inutile de se demander, pour commencer, pourquoi il existe des musées d'une manière générale. Le musée bien entendu est une création des Lumières en Europe. L'idée d'un lieu public mettant une collection d'objets à disposition du public est une idée fondamentale des lumières. Le British Museum est le plus ancien des musées nationaux, le premier de ce genre à être mis en place. Le parlement énonce de manière très claire dans les statuts fondateurs du musée en 1753 – et ces idées étaient partagées dans l'ensemble de l'Europe – que l'humanité entière doit être en mesure de réfléchir sur l'humanité entière. Donc l'idée, dès le départ, était de construire des collections qui couvriraient le monde entier. On est au milieu du 18^{ème} siècle, au tout début de l'économie globalisée, et pour la première fois dans l'histoire, les gens peuvent collecter des objets à travers le monde et les rassembler dans un lieu unique. Pour la première fois dans l'histoire, on peut vraiment considérer l'ensemble de l'humanité et voir ce qu'elle partage. Mais il y a quelque chose d'encore plus fondamental à propos des musées. Le musée est un lieu de recherche de la vérité, sans aucun égard pour les interdits ou les inhibitions de la foi. Le musée du 18^{ème} siècle est un musée qui dit : « nous devons approfondir les connaissances interdites par l'Eglise » essentiellement. Je pense que c'est important de rappeler ce point de départ. Ces collections concernent la poursuite de la vérité sans limites. Sans limites de ce qu'il est possible d'acquérir, de ce sur quoi il est possible d'enquêter, de ce qui peut être demandé. Il est important de rappeler à quel point cela a pu être choquant pour la plus grande partie du public, que l'enquête sur un ensemble de questions sur la nature humaine, l'histoire, puisse être aussi profondément offensant pour les structures de la foi de l'époque. Le fait que nous sachions maintenant que l'histoire humaine n'a pas débuté au moment indiqué par l'Ancien Testament est largement dû au travail réalisé dans les musées, aux travaux menés au mépris des enseignements et du pouvoir de l'Eglise. Ces travaux étaient le plus souvent choquants pour la plupart du public. La chose est vraie également de l'étude des corps humains, des corps humains européens, dans les collections. Les avancées de la médecine et de nos connaissances de la génétique humaine ont été acquises le plus souvent en complète contradiction avec les structures de la foi de l'époque, et à l'encontre de la sensibilité d'une grande partie de la population. Je veux commencer par là, car je pense que cela montre à quel point les problèmes qui se posent aujourd'hui aux musées ont toujours existé. Depuis le tout début, les musées européens, et maintenant les musées du monde entier, ont eu à négocier entre certaines sortes d'activités et certaines sortes de croyances. Naviguer dans ces eaux a pris différentes formes. Les structures dans lesquelles ces musées ont été créés sont assez différentes dans le monde anglophone et sur le continent. Je crois qu'il est important, à présent, de s'arrêter sur ce point. D'une manière générale, les collections continentales sont les collections du Prince, appropriées par une sorte de processus révolutionnaire, mais contrôlées par l'Etat et toujours utilisées en tant que collections de l'Etat. La grande différence est que lorsque le British Museum a été mis en place – et cela a été ensuite le modèle adopté pour tous les musées anglophones –, le parlement a décidé que les collections ne devaient pas être celles de l'Etat, mais qu'elles devaient être gardées par des « *trustees* ». Autrement dit, un groupe de personnes sont choisies pour décider de la conservation et de l'usage de ces collections pour le bénéfice et l'utilité publics. Je crois que ceci est une expression très importante : « le bénéfice et l'utilité publics ». Ce n'est pas au gouvernement de décider du bénéfice et de l'utilité publics, c'est aux *trustees*. Cela pose la question qui nous occupe cet après-midi dans des termes assez différents. Car nous avons affaire à des systèmes où un groupe de personnes est chargé d'exercer son jugement, intellectuel et moral, sur une série de questions délicates. De manière cruciale, en tant que *trustees*, ils doivent prendre ces décisions pour le bénéfice du monde

entier : les actes du British Museum stipulent que les collections doivent être gardées pour le bénéfice de toutes les personnes curieuses et studieuses de toutes les nations. Donc, ils doivent statuer sur le bénéfice et l'utilité publics du monde entier, et ils doivent transmettre, en tant que *trustees*, aux générations futures... dans la loi anglaise, un *trustee* détient la propriété légale mais ne peut en bénéficier, car son devoir est de la préserver pour le futur. Il faut donc poser la question dans des termes différents pour le monde anglophone : les *trustees* doivent décider où est le plus grand bénéfice public, est-ce de garder ou de ne pas garder ? Comment peser les différentes sortes de bénéfices et d'utilités publics ? Ce n'est pas au Prince, au législateur, de leur dire ce qu'ils doivent faire. Les choses peuvent donc évoluer de manière très différente. Voici donc le contexte, et j'y reviendrai un peu plus tard. Mais je crois qu'il y a là une distinction cruciale avec la France, dont la Sénatrice parlait ce matin, où il s'agit principalement de décisions prises par la loi, par la législation imposée. Il y a dans le monde anglophone une structure différente permettant à des considérations légales, morales et affectives d'être prises en compte. Les restes humains dans les musées. Quels sont les restes humains que la plupart des visiteurs, lorsqu'ils se rendent dans un grand musée, s'attendent à voir ? Bien sûr, ils s'attendent essentiellement à voir des momies. Nous le savons tous. Tout le monde s'attend à voir des momies, et l'usage de présenter des momies dans les musées est l'un des plus ancrés. Toutefois, ceci soulève d'emblée une question importante : quand on parle de restes humains, on parle presque toujours aussi des objets qui les entourent ou qui les accompagnent. Une des difficultés auxquelles les *trustees* et les politiciens sont confrontés est de déterminer dans quelle mesure un reste humain est un corps, et dans quelle mesure il est un artefact. C'est une question très délicate, qui dépend de la culture dont est issu le reste humain. Si on reste dans le cadre du British Museum, on a bien sûr les momies d'Égypte, mais aussi celles provenant du Mexique : ceci est en fait un crâne qui a été couvert de carreaux de mosaïques en turquoise. C'est un reste humain, clairement, mais c'est aussi très clairement un artefact, un artefact fabriqué par les personnes qui ont pris le crâne, dans des circonstances qui nous sont inconnues, c'est probablement un objet du 15^{ème} ou 16^{ème} siècle. Ceci est donc très clairement un objet culturel qui nous dit beaucoup des attitudes et des pratiques d'une société, au moins autant qu'un reste humain. On trouve à travers le monde des objets similaires qui soulèvent des problèmes similaires. Ces objets contiennent tous deux des dents humaines. Celui à gauche vient des Ashanti du Ghana moderne, les dents ont été insérées à l'intérieur du bracelet. L'objet à droite vient d'Hawaïi, c'est le bol d'un chef. Il est utilisé comme spatule de manière à ce que les fluides corporels du chef ne puissent être dérobés par le sorcier, mais il contient des dents que nous présumons avoir été prélevées sur des ennemis tués. Clairement, ces restes humains, qui sont aussi des artefacts, documentent un certain comportement social. Si on continue à travers le monde, ici en Océanie, ces deux objets venant, à gauche des Iles Salomon, à droite de Vanuatu, contenaient un vrai crâne humain. Si l'on va en Amérique du Nord : sur la gauche, vous pouvez voir une cravache, et sur le manche de la cravache un fémur humain gravé, qui retient les lanières de cuir de buffle. La documentation disponible pour cet objet mentionne que c'est un cadeau offert par le chef Sitting Bull, au cours des années 1890. Sur la droite, un éventail des Iles Marquises où la boucle, à l'extrémité du manche, est faite également d'os humains. Donc, une des questions qui se pose aux *trustees*, lorsque le problème des restes humains est soulevé est : dans quelle mesure un reste humain est-il un artefact ? Quel genre d'indices ces restes humains fournissent-ils sur les sociétés ? Car tous ces objets sont conservés de manière à générer de la connaissance, et afin de permettre différents types de questionnements. Et juste pour vous donner une idée des proportions de nos collections : ce schéma vous montre, en bleu pâle, les restes humains qui seraient, je suppose, considérés directement comme des restes humains – squelettes, corps intacts – et en bleu foncé les restes humains qui ont été incorporés à des objets et traités comme des objets. Vous vous doutez bien que je pourrais continuer ainsi

longtemps. J'aurais pu vous montrer les os du Tibet qui ont été transformés en instruments de musique, afin que même après la mort le corps puisse continuer à louer Dieu. Ce que je voulais montrer par ce rapide tour d'horizon – la même chose aurait pu être faite dans presque toutes les collections des principaux musées –, c'est que les différentes sociétés ont des conceptions radicalement différentes de la manière dont il convient de traiter le corps après la mort, qu'il s'agisse de leur propre corps, de celui de leurs parents ou de celui de leurs ennemis. Bien que nous recherchions les traits communs à toute l'humanité, il s'agit là clairement d'un domaine où il n'y a pas de traits communs à toute l'humanité. Ces conceptions du traitement du corps après la mort sont des conceptions qui sont culturellement très fortement déterminées. Ce que cela signifie, c'est que lorsque les *trustees* doivent décider s'ils vont restituer des restes humains, ils doivent prendre une décision très difficile. Le British Museum, comme tous les musées nationaux du Royaume-Uni et comme presque tous les musées publics en Europe, partent du principe que leurs collections sont inaliénables. Ils doivent la conserver pour l'étude, pour la recherche, et il faut justifier le déplacement d'un objet, pour la raison que nous avons vue ce matin qu'il ne peut être vendu. Il ne peut être cédé pour la simple raison qu'il n'a pas d'intérêt aujourd'hui, car il pourrait bien en avoir dans le futur. Depuis 2004, les *trustees* ont la possibilité d'aliéner les collections, pour transférer la propriété des restes humains, des corps. Donc, les restes humains sont maintenant séparés du reste des collections. Les *trustees* ne peuvent pas céder ou transférer la propriété de toute autre partie de la collection, mais ils peuvent, s'ils le décident, transférer la propriété des restes humains. Donc, quand après 2004 les *trustees* ont reçu une requête de la communauté aborigène de Tasmanie pour le retour de deux paquets de cendres de corps incinérés et conservés dans des poches de kangourou, qui avaient été collectés dans les années 1820, ils ont dû décider s'il y avait un plus grand bénéfice et une plus grande utilité publics à les garder au British Museum pour être étudiés dans le futur par quelqu'un, ou à les restituer à la communauté de Tasmanie, où il était prévu qu'ils seraient rendus au paysage, et que les poches de cuir dans lesquelles les cendres se trouvaient seraient détruites. Cela pose à nouveau la question dont nous parlions ce matin, car les *trustees* ont eu à décider si un potentiel gain universel de connaissances était plus important que la signification pour la communauté en Tasmanie du retour de l'objet, qui était si lié au génocide des Aborigènes tasmaniens. Une décision entre un bien moral, affectif, et un bien scientifique. Ils ont finalement décidé que ceux-ci devraient être restitués, qu'il n'y avait pas plus de connaissances à en tirer – il n'était pas possible de séparer les restes humains de leur poches, donc ils ont été restitués dans leur poche – et qu'il était d'un plus grand bien public pour la communauté tasmanienne qu'ils soient restitués plutôt que gardés pour des études futures possibles. Ce qui me semble intéressant dans ce débat, c'est bien sûr qu'il n'y a pas de réponse juste. C'est une très bonne démonstration de la complexité de cette question. Heureusement, parmi les *trustees* du British Museum, nous avons l'une des meilleures juristes des droits de l'Homme, Helena Kennedy, nous avons de grands archéologues, de grands historiens. Nous avons également un *trustee* australien, des *trustees* africains, asiatiques et afro-caraïbéens, donc le débat au sein du comité de direction a pris en compte, autant que possible, les différentes voix. Et bien entendu, les voix les plus importantes étaient également présentes. La communauté aborigène nous a envoyé des représentants, et les *trustees* ont cherché conseil auprès de scientifiques qui pouvaient leur parler de la valeur potentielle de ces restes, et auprès d'anthropologues, en particulier un spécialiste des Aborigènes en Australie. Tous ces conseils ont été publiés sur le site Internet, ainsi que la décision et la correspondance, ils sont à la disposition du public. Ceci est le moment où la communauté aborigène de Tasmanie quitte Israël pour ramener les deux poches avec les cendres en Tasmanie. Je veux juste mentionner une difficulté, fondamentale à mon avis, qui a été soulevée par ce débat. Il ne s'agit pas de la question de l'ADN, de la connaissance

scientifique, mais ces deux poches collectées dans les années 1820 étaient – on le sait grâce à des observations contemporaines – transportées par les femmes comme une sorte d’amulette, de talisman contre la maladie, peut-être contre la mort. Elles étaient transportées quelques temps après la mort de la personne dont elles contenaient les cendres : elles sont donc la seule preuve physique de cette structure de croyance. Une des choses à laquelle les *trustees* ont été les plus attentifs c’est de penser de manière responsable au futur : ils ont restitué cette preuve sur le principe qu’elle n’existerait plus dans dix ou vingt ans. Je crois qu’il est bon de souligner à quel point il est impossible de revenir sur ces décisions. Finalement ils ont décidé, comme je l’ai dit, que le bien public de la restitution à la communauté aborigène l’emportait sur ces problèmes. C’est le contexte dans lequel toutes les institutions publiques de Grande-Bretagne, les musées nationaux, considèrent ces cas. Je vous montre rapidement ici les réclamations contre le British Museum que nous avons reçues. Les *trustees* n’ont pu considérer la plupart de celles qu’ils ont reçues avant 2004, car ils n’étaient pas autorisés à transférer les collections. Certaines n’ont jamais été réitérées. Mais il y a une discussion en ce moment à propos de matériaux ostéologiques et de têtes préservées maori avec le Te Papa. Je vais m’arrêter un moment sur ceci et revenir sur les restes humains évidents, les corps qui ne sont pas des artefacts, des corps qui apparemment ne peuvent nous dire que des choses scientifiques, car je crois que là aussi c’est une vision trop simpliste. Les matériaux ostéologiques peuvent nous dire beaucoup de choses sur les sociétés, à propos de leurs coutumes, à propos des croyances des gens que nous voulons étudier. Il est frappant à cet égard que le British Museum se voit toujours offrir des matériaux par des pays non Européens, pour qu’il les conserve et les étudie. L’idée selon laquelle il s’agirait d’un débat concernant uniquement un seul type de matériau et que la tendance n’irait que dans une direction, est erronée. En particulier, nous sommes sur le point de recevoir une grande quantité de matériaux ostéologiques du nord Soudan. Le Muséum a été impliqué dans la campagne de sauvetage archéologique entreprise à l’occasion de la construction de la quatrième cataracte du Nil. Cela signifie qu’une région entière qui a été peuplée pendant un millier d’années sera inondée et qu’elle ne sera plus disponible. Ce qui a été trouvé, ce sont les restes humains d’un peuplement continu sur de nombreuses années. On a demandé au British Museum de conserver ces matériaux et de mener des recherches dessus. Nous possédons déjà une collection importante de matériaux ostéologiques de Nubie. Ceci permet de rappeler à tout le monde à quel point ce peut être significatif : dans la grande collection de Jebel Sahaba d’il y a environ 12000 ans, il y avait un cimetière dans lequel on a retrouvé un groupe d’une quinzaine de corps, qui comportaient presque tous des traces de blessures faites avec des armes pointues, pointes de flèches, pointes de piques. On a trouvé parfois plusieurs blessures sur le même corps, et dans beaucoup de cas, en particulier les femmes, des traces d’attaques répétées et de blessures répétées. Il est apparu que nous étions en présence d’une population entière tuée dans un raid puis enterrée comme la population d’une sorte de « lieu de mémoire », de manière distincte du cimetière voisin où les corps présentaient des types normaux de blessures. Ces traces du fonctionnement d’une société vieille de plus de 12000 ans reposent uniquement sur les restes ostéologiques, et sur le genre de questions que les gens leur posent à certains moments. A d’autres moments du Paléolithique, j’imagine que vous le savez, l’examen d’os humains a récemment montré que dans certains cas des os humains avaient été brisés et utilisés pour extraire la moelle, exactement de la même manière qu’avec des os d’animaux. Les archéologues ont appelé cela du « cannibalisme gastronomique »... Cela vous montre quel genre d’information ces restes peuvent fournir. Mais il y a davantage. Nous exposons au British Museum un certain nombre de corps, et je crois que l’une des questions clés est : les restes humains appartiennent-ils à un corps ? Notre mode d’exposition des restes humains est-il approprié ? Ceci est une tombe britannique d’environ 300 av. JC, qui montre bien sûr la position dans laquelle le corps a été inhumé, mais dont les os en outre ont

eu une importance majeure dans un projet franco-américain mené par des docteurs sur l'origine de la fibrose kystique. Le corps qui vous impressionnera peut-être le plus parmi ceux qui sont exposés au British Museum est celui-ci, qui date d'environ de 300 av. JC, et qui a été naturellement momifié dans le sable, sans cercueil, préservé dans cet état extraordinaire. Ce que cela montre, bien entendu, c'est la manière dont le corps a été positionné, la position dans laquelle les membres ont été disposés, et les objets qui l'entourent. Cela donne donc non seulement des informations sur l'histoire de la médecine, mais aussi un aperçu des structures de croyances, de l'attitude face à la mort de ces habitants du sud de l'Égypte, il y a 5000 ans. Ce sont ces aspects plus larges qui, je pense, sont compliqués, et qui font débat. Ceci est mon dernier corps humain, mais c'est peut-être le plus intéressant. C'est un corps britannique enterré quelque part au milieu du Staffordshire en Grande-Bretagne, autour de 100 après JC, juste au moment des invasions romaines. Il est étonnamment bien préservé, car il était dans une tourbière, tout comme un certain nombre de corps à travers l'Europe. L'examen du corps montre que cet homme a été tué par plusieurs coups sur la tête, puis par un puissant coup derrière, il a ensuite été étranglé, il y a une corde autour de son cou. Après cela, bien sûr il était mort, mais sa gorge a été tranchée et il a été laissé sur le ventre dans l'eau de la tourbière. On a pu constater en outre que les moustaches et la barbe de cet homme avaient été soigneusement attachées, qu'elles étaient bien entretenues, et que ses ongles avaient été manucurés. Donc il s'agit très probablement d'une personne de haut statut social. Nous savons qu'il venait juste de manger du pain de blé et d'orge, et qu'il venait de boire de l'eau mélangée à du gui. Donc ces indices restent à déchiffrer, il s'agit d'une sorte de meurtre rituel, d'une sorte de sacrifice, où ce corps porte le témoignage d'une société et d'une culture. C'est ce genre d'équilibre qui, je pense, est très difficile à évaluer lorsqu'on parle de la manière appropriée de présenter des restes humains. Car ce genre de corps continue de porter une grande quantité d'informations sur notre humanité commune, sur des valeurs sociales et culturelles que nous voulons tous connaître. Je finirai par un exemple qui donne une idée de la grande variété et de l'importance des restes humains dans les collections du British Museum. Vous pouvez constater, j'espère sans surprise, que la grande majorité des corps sont en fait des corps du Royaume-Uni. Cela a toujours été une pratique concernant l'ensemble de l'humanité, nous avons toujours considéré les pratiques du monde entier. Le nombre de corps en provenance du Soudan va augmenter considérablement, comme je l'ai expliqué. Je veux finir en revenant sur la difficulté de peser le bien public et la valeur humaine, que ce débat cristallise je crois. Toutes les communautés ont des attitudes différentes à cet égard. Beaucoup de communautés dont les restes humains sont conservés au British Museum n'ont aucune envie que ceux-ci leur soient restitués, et beaucoup de ceux dont les restes humains sont modifiés n'ont pas de grand souci du corps après la mort. D'autres communautés considèrent cela comme absolument fondamental pour leur cohésion sociale et pour leur tranquillité d'esprit. Comment peser le respect pour les traditions et les croyances d'une part, et de l'autre le besoin de faire progresser les connaissances – connaissances aussi bien médicales que sociales et spirituelles ? C'est la question qui nous reste à aborder. Et pour finir en revenant sur le discours de la Sénatrice ce matin, c'est je crois un ensemble de questions qui seront mieux traitées par un groupe de personnes qui ont la liberté de peser ce qui ne peut pas vraiment être pesé l'un contre l'autre. Merci beaucoup.

Claudius Müller

J'ai l'impression qu'on a entendu une très bonne entrée en matière dans les discussions de cet après-midi. Je vais demander maintenant à Marcellin Abong, directeur du Centre Culturel du Vanuatu, qui vient d'arriver il y a tout juste quelques heures, de nous donner une intervention d'une dizaine de minutes.

Marcellin Abong

Je voudrais remercier monsieur le modérateur ainsi que les organisateurs de ce colloque, le directeur de ce musée et le gouvernement français. Je voudrais parler au nom de certaines de ces tribus de l'île de Mallicolo dont les mannequins funéraires sont appelés les *rambaramp*, qui étaient exposés au musée de l'Homme et sont maintenant ici au musée du quai Branly. Je voudrais parler au nom de toutes ces tribus. Dans cette partie de l'île de Mallicolo, à laquelle moi-même j'appartiens, où les hommes et les femmes sont chefs, nous avons parmi nos traditions celle de remodeler la tête des grands chefs, femmes ou hommes, les hommes vigoureux, les chefs. Nous avons depuis le début du siècle dernier, certains restes de ces grands chefs que vous pouvez trouver ici au musée, je les ai vus tout à l'heure, ils ont été récoltés par les missionnaires ou par les chercheurs de tous bords, soit disant pour les étudier. Pour nous, cela fait partie du non-respect de notre culture. Les missionnaires ont défini notre culture comme une culture archaïque. Je crois que ce n'est pas vrai. Nous avons notre propre culture et nous respectons cette culture. Faire sortir les têtes de nos chefs, les têtes de nos femmes chefs, va à l'encontre de notre culture parce que ces mannequins funéraires font partie de nos rituels. Après les cinq jours de deuil de la personne aimée, on détache le crâne du corps pour remodeler la tête de la personne aimée, pour que cette tête reste toujours dans le *nagamal*, la maison taboue. Cette tête n'est pas destinée à être vue par les femmes et les non-initiés. Pour nous, je parle au nom de ces tribus, les chercheurs et même les missionnaires ont porté atteinte à tout ce qui est tabou selon notre culture et notre façon de voir les choses. Vous, vous avez votre propre conception des sociétés, et nous avons la nôtre. Nous vous regardons comme vous êtes et nous vous demandons de nous regarder comme nous sommes. Chez nous, nous disons que l'homme est double: flux vital de sang d'une part et personnage d'autre part. Chacune de nos coutumes essaie de célébrer cette vision de l'homme. L'homme appartient à ses pères qui lui ont donné un nom, un statut, une fonction et une terre, ce qui est vraiment important pour la personne elle-même. Il est flux vital par le sang que lui a donné sa mère, le flux vital appartient aux oncles maternels, entre les deux, le moi n'existe pas : même mon sang ne m'appartient pas. Il appartient à la famille. C'est pour cela que l'on considère, dans la culture de la partie Sud et Sud-Ouest de l'île de Mallicolo, dans toutes les tribus que j'ai énoncées, que la personne appartient à la famille. Ceux qui ont récolté ou acheté à bas prix nos mannequins funéraires, la tête de nos chefs, ont porté atteinte aux droits de notre propre culture. Au nom de ces chefs de tribus, je voudrais vous demander de rapatrier ces mannequins funéraires. Vous avez déjà étudié ces mannequins funéraires, et je vous en remercie beaucoup. Je remercie les chercheurs, je crois que vous les avez assez étudiés, et je crois qu'il faut nous les renvoyer pour qu'on leur fasse leurs propres funérailles, à nouveau leur propre cérémonie. Le centre culturel a changé sa position: lors de fouilles archéologiques, quand nous trouvons des restes humains, ils sont envoyés pour être étudiés et ensuite selon notre propre politique il doivent être renvoyés pour être enterrés et recevoir une cérémonie funéraire. Cela se fait aujourd'hui. Je crois que je ne vais pas parler beaucoup, je viens juste de loin pour remercier les organisateurs de cette conférence, cela fait longtemps que l'on attend de pouvoir venir discuter de ce sujet avec vous. Nous considérons toujours ces mannequins comme des personnes, ils ont toujours une vie, parce que nous croyons qu'il y a une vie après la mort, c'est pour cela que notre société n'a pas peur de la mort. Je crois que j'ai assez parlé, Monsieur le modérateur, je venais juste dire ce que j'ai dit au nom de ces tribus qui ont leurs mannequins funéraires exposés au musée. Merci beaucoup.

Claudius Müller

Grand merci. Je voudrais demander à M. Abdoulaye Camara, qui est directeur du musée de Dakar, de prendre la parole.

Abdoulaye Camara

Merci monsieur le Président. Merci également aux organisateurs qui nous permettent de nous adresser à cette assemblée afin d'exprimer notre point de vue. J'aimerais intervenir à trois titres. D'abord en tant que préhistorien, puis seulement un peu en tant que membre du comité de déontologie de l'ICOM, car je vois que mon collègue Van Praët est là et il vous parlera au nom de ce Comité plus longuement, et enfin surtout en tant qu'Africain, donc porteur d'une culture qui peut être différente. Je vais essayer de me poser un certain nombre d'interrogations auxquelles je n'arriverai certainement pas à répondre. J'ai vu que ce matin de nombreux thèmes ont été abordés et je crois que je partage le point de vue de beaucoup de gens qui se sont exprimés. Les restes humains ont-ils aujourd'hui une place dans les musées ? Faut-il ou non les exposer ? Quel est leur intérêt dans les salles d'exposition, ou dans les réserves ? Dans quel but les conserve-t-on aujourd'hui ? Cela fait beaucoup de questions. On nous a aussi demandé de nous interroger sur les circonstances qui ont amené les objets dans les musées occidentaux. Je vous dis tout de suite qu'à Dakar on n'expose pas les restes humains, donc ce qui va m'intéresser c'est surtout ce qui se passe chez vous. Ce qui m'intéressera encore davantage c'est que je suis quand même descendant de colonisé, donc ce qui m'intéresse c'est le patrimoine colonial qui est arrivé chez vous. Je ne connais pas le nombre de restes humains qui se trouvent dans les musées occidentaux, j'en ai entendu parler, j'ai fait mes études en France mais ma curiosité ne m'a jamais conduit à aller les voir de près, alors que j'ai été professeur associé au musée de l'Homme. Je sais à travers mes lectures que tout au long du 19^{ème} siècle les fêtes foraines européennes exposaient des Africains naturalisés. Certains de ces « objets » finissaient dans des musées comme Le Nègre de Banyoles ", un botswanais dont le corps avait été volé la nuit de son inhumation par deux français et empaillé. Exposé dans une foire, il fut par la suite récupéré par Francisco Darder, un vétérinaire catalan, qui l'offrit en 1916 au musée qui porta son nom. Suite à une plainte de l'Organisation de l'Unité Africaine, l'OUA, le gouvernement espagnol a choisi de transférer, après huit décennies de présentations, El Negro à Madrid, où il sera démonté avant d'être expédié sous forme de restes humains au Botswana. Mais en fait, El Negro c'est comme Saartjie Baartman, la Vénus hottentote, capturée également dans son enfance, réduite en esclavage, emmenée en 1810 à Londres pour y être exhibée sous le nom de Vénus hottentote, surnom inspiré de ses particularités physiques. Cette autre "pièce de collection", on peut l'appeler ainsi, ou pour lui donner un peu d'humanité "cette dame", fut pendant une longue période exhibée dans les expositions du musée de l'Homme, jusqu'en 1976 je crois. Que visait cette présentation ? Etait-ce pour montrer l'infériorité africaine ? Etait-ce un symbole de l'exploitation et de l'humiliation vécues par certaines populations ? Ou était-ce seulement pour les caractéristiques physiques intéressantes de cette femme ? Dans ces deux cas, c'est donc après plus d'un siècle que ces "belles pièces" de musées, objets rares – comme les présentent nos collègues conservateurs – témoignages de la mentalité européenne de l'époque vis-à-vis des peuples africains dominés ou réduits en esclavage-, que ces deux pièces eurent droit à des obsèques nationales dans leurs pays respectifs, au Botswana et en Afrique du Sud. Maintenant, on peut se demander quel est l'intérêt scientifique de ces types de pièces ? Qui continue à donner du crédit aux thèses scientifiques de l'époque ? Quel est l'intérêt de la présentation muséographique de ces pièces ? Quel est l'intérêt de leur conservation dans les réserves s'il y a d'autres pièces de ce type qui existent ? Dans les salles d'expositions

d'aujourd'hui, quelles sont les sortes de restes humains que l'on voit ? Les pièces aujourd'hui exposées correspondent-elles aux tendances actuelles de la muséologie moderne ? Dans un premier temps, il faut différencier les restes humains tels que les ossements préhistoriques sans aucune relation avec les cultures d'aujourd'hui – en tant que préhistorien je peux l'admettre. Seuls ces restes humains sont exposés aujourd'hui dans certains musées de préhistoire, ainsi que les momies d'Égypte dont les rites ne sont plus exercés aujourd'hui. Des milliers d'années séparent les populations actuelles de l'Égypte antique : je pense que la présentation muséographique ne pose pas de problème non plus dans ce cas. Faut-il établir une date limite pour que des restes humains soient considérés comme des objets exposables ? C'est une question que je pose, je ne tranche pas. Cependant, dans certains musées d'ethnologie sont exposés des restes humains qui aujourd'hui ont valeur culturelle dans les sociétés dont ils sont issus. On vient d'entendre à l'instant notre collègue du Vanuatu, il y a les têtes réduites des Jivaros, les têtes tatouées de Maoris dont on a parlé ce matin. Ethiquement parlant, avons-nous le droit d'exposer des objets de croyance, de culte, ou des témoins humains de cultures actuelles ? Sommes-nous respectueux vis-à-vis de personnes dont les ancêtres avaient été enterrés rituellement ? C'est le sujet de la communication que nous venons d'entendre. Pour le Conseil International des Musées dont je suis membre, les objets humains sont considérés comme des objets sensibles, je pense que mon collègue Van Praët en parlera demain. On a toujours demandé à ce que ces restitutions soient diligentées si des communautés en expriment le désir. Le code de déontologie de l'ICOM n'a pas de valeur juridique mais il a une grande valeur morale, qui doit nous aider à établir des principes de bonne conduite que chacun se doit de respecter. Ce sera l'objet de la discussion de demain. Maintenant, quels sont les restes humains qui ont été exposés dans les musées et qui ne le sont plus aujourd'hui ? Et pour quelle raison ? Là je fais une petite parenthèse : la France, riche de son empire outre-mer avait organisé des expositions coloniales, peut-être afin de faire connaître les différentes populations qui composaient son territoire d'une part – peut-être aussi pour répondre à la curiosité des Français de la métropole, pour satisfaire leur goût de l'exotisme, à la mode de l'époque –, et d'autre part pour montrer combien ces populations indigènes étaient différentes, voire inférieures. Les reconstitutions spectaculaires des environnements naturels et des monuments d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie, la caricaturisation des habitants des colonies les feront plus tard qualifier de zoos humains. Zoos humains où les hommes avaient perdu le statut d'homme : dans le même esprit vont être exposés des restes humains empaillés comme la Vénus hottentote et autres. Une autre question : peut-on penser que ces expositions ont favorisé la connaissance de ces populations ? Ou n'ont-elles pas seulement discrédité ces populations comme l'exigeait la politique du moment ? Aujourd'hui, la curiosité du public peut être satisfaite autrement, les cultures lointaines ne sont pas si lointaines, les reportages et les études des populations dans leur milieu sont légion. Aujourd'hui, les individus appartenant au même groupe ethnique que les pièces exposées peuvent visiter les musées. Alors une autre question : quel intérêt peut justifier cette absence de respect de l'autre ? Mon collègue Samuel Sidibé avait déjà commencé à attaquer la vision et le regard des Européens sur l'autre. Pour ma part, je crois que nous devons construire un musée nouveau qui soit un lieu vivant de dialogue des cultures – et je pense que c'est le message que veut nous donner le musée du quai Branly – au service des populations qu'il doit servir. Donc si je dois conclure ce premier élément, je dirais que les restes humains d'origine coloniale n'ont plus leur place dans les salles d'exposition, et cela depuis plusieurs décennies. Maintenant, ces restes humains ont-ils une place dans les réserves ? Quelle valeur les restes humains peuvent-ils avoir pour les scientifiques et pour la recherche ? Sont-ils étudiés, ou sont-ils seulement des objets recensés, des richesses d'un patrimoine à ne pas céder, jeter ou enterrer ? Une autre question : le corps peut-il faire l'objet de droits patrimoniaux ? Faut-il thésauriser ces restes humains, objets de collection du 19^{ème} et

du début du 20^{ème} siècle, sous prétexte qu'ils sont entrés dans les collections des musées ? Ne pense-t-on pas, en gardant les restes humains dans les réserves, que les pays dont ils sont originaires sont incapables de les conserver eux-mêmes ? Se pose là la question de la restitution des objets dans les pays dont ils sont issus. De même, les conserver dans les réserves en attendant que les pays d'origine de ces objets puissent les conserver d'une manière décente, ce qui revient à dire – c'est une phrase que j'ai souvent entendue – attendre que de meilleures conditions soient réunies pour la conservation de ces restes. Je dirais qu'il n'y a rien de plus frustrant, pour un dépossédé, que de voir la remise de son bien sujette à des conditions. Dans la mesure où les tendances de la muséologie moderne écartent l'idée même d'exposer ces objets d'époque coloniale, et qu'il est inconcevable de penser que plus tard on puisse faire machine arrière quant à ce point de vue, pourquoi les garder ? Peut-être est-ce une interrogation simpliste, mais c'est la seule qui me vient à l'esprit, et je vous remercie.

Claudius Müller

Merci aussi pour cette perspective muséographique historique et actuelle. Beaucoup de questions, on a bien compris, mais aussi des perspectives pour l'avenir. Je demanderai maintenant à Markus Schindlbeck de prendre la parole. Il est le conservateur des collections océaniques du musée Dahlem à Berlin et il nous donnera une autre position à partir de l'exemple de Berlin.

Markus Schindlbeck

Je voudrais également exprimer mes remerciements pour cette invitation. Le directeur de notre musée n'a pu se déplacer aujourd'hui, aussi je prends sa place pour parler du musée Dahlem à Berlin, et de ses collections en rapport avec notre sujet. Le musée Dahlem a été très important, en particulier au 19^{ème} siècle, en ce qui concerne les restes humains. Il a eu beaucoup d'influence sur les autres musées en Allemagne. Par ailleurs, je veux insister sur le fait que, contrairement à une idée répandue dans le public aujourd'hui, les musées d'ethnologie n'ont pas énormément de restes humains. Ce matin, il a été mentionné que nous devions redéfinir la totalité de nos musées. Mais si nous le faisons, nous devons également connaître l'histoire de nos institutions, et en particulier l'histoire des collections d'anthropologie physique et de restes humains, sur lesquels il n'y a pas eu beaucoup de recherches. Je parlerai maintenant du cas de Berlin. Si vous regardez l'histoire du musée, celle-ci est liée de près à l'histoire de l'anthropologie physique en Allemagne. En fait, la fondation du musée comme une institution séparée a largement dépendu de l'anthropologie physique. A Berlin, je dois mentionner l'importance de Rudolf Virchow. Il est celui qui a établi le musée de manière indépendante. En préparant ma contribution, je suis tombé sur un livre intéressant écrit par un chercheur italien qui fait l'histoire de l'anthropologie physique en France. André Leroi-Gourhan a écrit en 1953 : « L'ethnologie est née au confluent de trois courants : celui des sociologues préoccupés par les origines des institutions, celui des médecins préoccupés par l'origine des races, et celui des amateurs de curiosités attirés par le caractère rare et insolite des productions de l'homme étranger. » Donc, l'un de ces courants était celui des « médecins » : Rudolf Virchow était l'un d'eux, et l'un des plus influents. Mais il n'était pas le seul, d'autres ont été très importants comme Felix von Luschan, Karl von den Steinen, Paul Ehrenreich et même le fondateur du musée, Adolf Bastian. On voit ainsi qu'à cette époque, l'influence de la médecine sur la fondation de ces collections ethnologiques était très grande. Le plus important sans doute a été Felix von Luschan. Il est également venu à Paris, et il a contribué à une exposition en 1878 – il a assisté aux cours de Paul Broca. Aujourd'hui, il est souvent cité comme l'homme qui a incité d'autres personnes à collecter

des restes humains, des crânes et des squelettes. Ce matin, on a mentionné le caractère illégal et immoral de ces collections. Je dois dire que Felix von Luschan était déjà conscient de ce problème, et il a écrit plusieurs fois dans ses lettres qu'il convenait de suivre des principes éthiques lorsque l'on collectait des restes humains, en particulier de ne jamais collecter sans consentement. Il faut aussi garder à l'esprit que Felix von Luschan ou Rudolf Virchow ont encouragé très vivement un grand nombre d'expéditions de collecte. Sans leur travail, ces objets ne seraient jamais arrivés dans les musées. Par exemple, le travail de Karl von den Steinen a été subventionné ou encouragé par Rudolf Virchow. De la même manière, ce dernier est à l'origine du travail d'Eduard Arning à Hawaï en 1886. L'établissement de musées d'ethnologie au 19^{ème} siècle était une tâche difficile. Cela a été difficile à Berlin. En fait, cela a été le dernier parmi les musées royaux à s'établir de manière indépendante. A cette époque, l'accent était mis sur les sciences naturelles. Il faut replacer les choses dans leur contexte. Il y avait des musées établis pour l'histoire de l'art européen, et les musées d'anthropologie étaient sans cesse mis en concurrence avec les collections de ces musées d'art. Il faut savoir qu'à cette époque, la fondation de telles collections ethnologiques devait faire usage d'arguments politiques. En fait, Rudolf Virchow était membre du parlement, et grâce à ses démarches politiques, il a réussi à établir ce musée. L'influence de l'anthropologie physique et de la médecine au début du 20^{ème} siècle perdit de son importance après la mort de Bastian et de Virchow, jusqu'à disparaître complètement. Von Luschan essaya autant qu'il put d'établir un institut d'anthropologie physique à Berlin, mais il n'y parvint jamais. Les collections d'anthropologie physique ne furent jamais intégrées au musée d'ethnologie de Berlin, elles furent toujours conservées séparément. C'est là l'une des difficultés pour le rassemblement de la documentation aujourd'hui, car ces collections ont été éparpillées entre différentes institutions et la documentation a été pour une grande part perdue. La situation actuelle de notre musée est que nous allons inventorier nos collections, en particulier les quelques collections de restes humains qui subsistent. Je voudrais à présent inclure des commentaires plus personnels. Ce matin, on a dit qu'il était difficile de séparer les restes humains des autres objets, et j'ai entendu encore cet après-midi qu'il n'était pas facile de faire une distinction entre les artefacts et les restes humains. Ce n'est pas seulement le cas des restes humains. Ce matin, on a également utilisé le mot *taonga* en contexte maori. Nous savons tous que ce mot ne fait pas seulement référence à des restes humains, mais aussi à des sculptures. Mon expérience personnelle est liée au travail que j'ai mené en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Là-bas, les discussions relatives à la spiritualité liée aux restes humains ne peuvent être séparées des discussions relatives à la spiritualité des artefacts. Maintenant, j'aborderai la question de l'éthique des expositions. Dans notre département, nous exposons certains restes humains lorsque nous considérons que cela est acceptable par la communauté d'origine. Il a été très souvent mentionné ce matin que l'on doit examiner chaque cas de manière différente. Je sais que par exemple en Papouasie Nouvelle-Guinée il y a des cultures où les gens sont habitués à montrer lors des cérémonies certains crânes : tout dépend de la manière dont on les montre. En effet, c'est une des choses les plus importantes à souligner, il faut créer une atmosphère telle que l'on n'interfère pas avec la sensibilité de la communauté d'origine. Un autre terme mentionné aujourd'hui a été celui de « fardeau ». Bien entendu, les grandes collections d'anthropologie physique ont été un vrai fardeau pour beaucoup d'administrations de musées, et c'est sans doute l'une des raisons de leur transfert dans d'autres institutions. Mais cela n'est pas seulement le cas des restes humains, c'est aussi le cas d'autres collections. Lorsque je traverse les collections avec des représentants des pays du Pacifique, ils apprécient toujours beaucoup, de voir les objets, de les toucher, et de constater qu'ils sont conservés dans un très bon lieu. Je voudrais aussi considérer la question de l'identité. Dans une exposition qui s'est tenue à Berlin dans les années 1970, la question de l'identité était déjà très importante. Le conservateur à l'époque avait dit alors plusieurs fois

que son but principal était de montrer le plus d'objets possibles du plus grand nombre de cultures possibles, afin que les populations puissent venir se ré-identifier avec les objets qui étaient présentés. Aussi, le problème de l'identité qui a été mentionné ce matin n'est pas vraiment nouveau. Je voudrais également considérer la question du respect de l'autre. Je crois que le respect du genre humain était l'une des préoccupations majeures des expositions que nous avons faites à Berlin. C'est aussi l'un des arguments principaux en faveur des collections dans leur ensemble : respecter le genre humain. Merci de votre attention.

Claudius Müller

Merci pour cette intervention. On voit bien l'importance du contexte. C'est un mot qui nous est très cher à nous qui travaillons dans les musées et qu'il faut clarifier, c'est un point important. Je donne la parole maintenant à Maurice Godelier, anthropologue spécialisé dans le même domaine que Markus Schindlbeck, l'Océanie, et qui connaît à la fois le musée et l'université, le travail de terrain, et qui est directeur d'études à l'EHESS.

Maurice Godelier

Merci Claudius. Je n'ai pas fait tout à fait comme il fallait faire, parce que j'ai pris au sérieux l'intitulé : "des collections anatomiques aux objets de culte." Je rebondis sur ce que vient de dire Markus Schindlbeck : la spiritualité ne s'arrête pas aux ossements humains, elle concerne aussi les objets de culte et les objets sacrés. Autrement dit, on n'est pas sortis de l'auberge... Aussi, si vous le permettez, je vais commencer par distinguer les ossements humains, les objets de culte et les objets sacrés. J'ai travaillé dans une société où les gens conservaient les doigts séchés des morts pour en faire des colliers : ils portaient ainsi leurs morts sur eux-mêmes. Ils portaient également la mâchoire inférieure de leurs défunts sous l'aisselle. Tous ces objets ont été achetés immédiatement – pour ceux qui ont bien voulu les vendre – par des "police officers" qui ont trouvé que c'était très intéressant de ramener cela aux Etats-Unis ou en Australie. Donc il faut partir du fait que pour toutes les cultures, la mort n'est pas la fin de la vie. Les ossements continuent à porter quelque chose de la personne : qu'ils soient utilisés dans des rites ou non, ils constituent tout de même le prolongement au-delà de la mort de quelqu'un qui a été vivant. Les populations concernées, qui trouvent des ossements chez les autres, peuvent tout à fait vouloir le rapatriement de ces objets pour reconstituer leur mémoire. Ceci est fondé sur le fait que la personne humaine continue, pour beaucoup de cultures, à vivre au-delà de la mort, sous forme d'ossements. D'ailleurs en général les os, étant la partie imputrescible du corps, reste longtemps le témoin de l'existence d'un être. Je vais faire une distinction entre objet de culte et objet sacré. Si vous êtes chrétien par exemple, ou si vous êtes catholique pour être plus précis, les hosties c'est du pain azyme : lorsqu'une hostie n'est pas consacrée, c'est un objet de culte, et dès qu'elle est consacrée par le prêtre pour célébrer l'office, c'est un objet sacré. Profaner une hostie consacrée, c'est un sacrilège. Les objets de culte, les ciboires par exemple pour continuer dans le christianisme, sont souvent des objets précieux, qui peuvent être très chers, qui peuvent être vendus, volés, etc. L'intitulé de la conférence posait la question : est-ce que les ossements humains sont une personne, un sujet ? Les ossements ne sont certainement pas un sujet, puisque l'individu est mort, mais ce dernier peut continuer comme une personne dans la culture. Un objet sacré, par contre peut se comporter vis-à-vis de ceux qui y croient, comme un sujet. Ceux qui connaissent la Mélanésie et la Polynésie savent qu'un objet sacré utilisé dans un rituel est chargé de "puissance", de *mana*. S'il est conservé dans un musée français ou allemand, par exemple au musée Dahlem, il continue à posséder pour les populations dont ils sont originaires cette charge qui, pour eux, est fondamentale, qui est une charge divine. Chez les

Teke, en revanche, on décharge la charge magique de l'objet, et on peut alors le mettre en vente, il peut alors devenir un objet marchand. Mais pour beaucoup de sociétés, soit l'objet a été vendu par certains, soit a été pillé par d'autres, et il se retrouve dans les collections des musées. Il ne faut jamais oublier, comme l'a dit Abdoulaye, la violence coloniale qui s'est passée en Tasmanie, en Afrique et ailleurs en Océanie, et qui fait que beaucoup d'objets d'ailleurs sont des trophées européens ramenés d'Afrique. La semaine dernière est sorti dans le dernier numéro de la revue *Comparative Studies in History* un grand article de Simon Harrison sur les trophées ramenés pendant les guerres coloniales britanniques en Afrique du Sud et les guerres allemandes en Afrique de l'Est. Il est donc très important de distinguer objets de culte et objets sacrés, et de comprendre qu'il y a une spiritualité qui fait qu'on ne peut pas vraiment faire une coupure fondamentale, comme je l'ai entendu, entre artefacts et ossements humains. Nous sommes dans une situation où les rapports entre le Nord et le Sud, entre les anciennes puissances coloniales et les pays nouvellement indépendants, ont profondément changé. Donc je vais poser deux problèmes, "restitution" et "pas de trou" : restituer sans faire de trou dans les collections des musées publics, qui sont pour tous les publics, qui ont une vocation de connaissance et une vocation culturelle universelle. Comment réussir à restituer sans faire de trou ? C'est ma position : restituer, cela me semble tout à fait nécessaire et acquis. Quand restituer et comment, ce sont les problèmes qui ont déjà été discutés, il faut bien sûr qu'il y ait une demande explicite et il faut que cette demande soit compréhensible. Mais ce ne sont pas les Européens qui doivent choisir quels sont leurs interlocuteurs dans les pays qui revendiquent le retour de certains objets, et ce n'est pas à eux de leur dicter un mode de conduite. Il me semble très difficile que ce type de rapport entre pays et entre cultures continue d'exister, c'est un problème fondamental. Mais pour moi, en tant qu'anthropologue qui a eu également quelques responsabilités dans des musées : pas de trou ! On restitue un objet, mais il faut absolument que cet objet puisse continuer à vivre ensuite, d'une part pour témoigner de la valeur culturelle qu'il avait, et donc de la population qui l'a produit pour elle-même, et d'autre part il faut que l'objet continue à vivre une vie scientifique puisque, comme on l'a dit tout à l'heure, on découvre à travers les momies, à travers des cimetières de -12000, des fragments de l'histoire de l'humanité qui ne peuvent pas être effacés ou négligés. Nous sommes tous solidaires, musées du Nord et musées du Sud, de cette connaissance universelle de l'humanité. Donc ma position, c'est qu'à partir du moment où une restitution est décidée – elle ne concerne pas seulement les ossements humains, elle peut concerner des objets de culte, elle peut concerner aussi des objets sacrés pour d'autres croyances et pour d'autres personnes – à partir de ce moment-là il faut que toute la documentation sur l'objet, d'où il vient, comment il est arrivé dans nos collections, qu'est-ce qu'il signifiait pour cette culture etc., soit conservé. Ensuite il faut que le public soit informé qu'un objet est reparti dans sa culture d'origine. S'il y a un trou physique dans les collections, il faut que le public soit informé du geste qui a été fait vis-à-vis de la population d'origine. Ensuite, il y a énormément de recherches scientifiques possibles : par exemple 1mg d'ossement prélevé permet de faire des études d'ADN qui vont être stockées et qui peuvent intéresser énormément les populations, comme on l'a dit tout à l'heure. Ces populations veulent la restitution d'un ossement humain mais elles découvrent quelque chose qui est très important tant sur le plan médical que sur celui des généalogies possibles. Ce que j'appelle "pas de trou", c'est qu'à partir du moment où l'objet est politiquement et culturellement restitué, il continue à vivre dans une sorte, si j'ose dire, de monde universel de la comparaison des cultures et de l'histoire de l'humanité. Je ne parle pas des collections privées, cachées au public ou trafiquées, je parle de collections publiques, pour tous les publics, qui ont une responsabilité de connaissance et d'information fondamentale, c'est leur principe d'existence. Donc je résume : restituer me semble nécessaire. L'idée d'Abdoulaye Camara d'une sorte de "time limit" est à discuter. Effectivement, -12000 avant JC, cela concerne peu les descendants

des Egyptiens aujourd'hui, mais à partir du moment où l'on a des restes qui sont historiquement attestés, datés, et dont les descendants continuent à être des cultures vivantes et des sociétés actives, c'est autre chose. Je ne sais pas si cela est faisable facilement, mais ce doit être discuté en tout cas comme une possibilité. Il y aurait ainsi un avant et un après cette date dans des conditions historiques particulières. Dans la société où j'ai vécu, au coeur de l'objet sacré, du *kwaimatnié*, qui servait à initier les hommes – j'ai pu le voir, les gens ne l'ont pas tous vu et surtout pas les non-initiés – il y avait un os humain. Cet os humain était un os d'ancêtre. Il était au coeur de l'objet et il devait servir ainsi, génération après génération, à créer des jeunes guerriers, des jeunes chamanes, etc. Vous voyez donc ce qu'était cet objet, un fémur d'ancêtre pointu et qui était l'image de ce qui servait à percer le nez et à initier donc les jeunes guerriers. Il faut donc revenir aux objets sacrés : qu'est-ce qu'un objet sacré dans toutes les cultures ? C'est très simple : c'est une chose qu'on ne peut pas vendre – pourtant il y a des gens qui les vendent – c'est une chose qu'on ne peut pas donner aux autres puisqu'il faut le garder pour le transmettre. Le garder dans sa culture pour la transmettre parce que c'est un point d'identité, c'est une racine profonde sur laquelle s'établit une identité à long terme. Donc un objet sacré, lorsqu'il se retrouve dans nos collections à nous, soit il a été acheté, c'est possible cela veut dire que des gens l'ont vendu, soit il a été volé, ça arrive, mais pour la société d'origine, c'est quelque chose qui est une part de son identité à travers le temps. Nulle part, dans aucune société, un objet sacré ne peut être vendu et ne peut être donné aux voisins : il doit être conservé pour être transmis. Ce n'est pas une discussion qui est propre aux musées, c'est une question beaucoup plus large : qu'est-ce qui est, dans une culture – car je ne parle pas seulement d'objets religieux, le sacré déborde le religieux bien sûr – sacré, au sens que cela doit être gardé pour être transmis parce que cela porte une identité sur quelques siècles ou quelques générations. Voilà donc la position que j'ai choisie d'avoir. J'ai été sollicité comme Président de la Société des Océanistes pour prendre position à propos de la tête maorie. La Société des Océanistes est une société savante qui doit prendre position sur la question de la restitution d'une tête, vous connaissez ce problème. Ma réponse est celle-ci : restituer, cela me semble impossible de ne pas le faire dans les contextes nouveaux, modernes, mais sans jamais laisser de trou d'ignorance et de responsabilité culturelle.

Claudius Müller

Merci pour cette prise de position. Une position qui se nourrit d'une clarification de notions, ce qui est toujours nécessaire dans un échange d'idées. Je donne la parole à présent à Jean-Paul Demoule, qui est archéologue et Président de l'Institut National de Recherche en Archéologie de Prévention. Pour quelques uns d'entre vous il est aussi connu pour avoir fait des fouilles sur le site de ce musée avant sa construction. Parce qu'évidemment, partout où l'on fait des trous, il faut en fouiller le contenu et le garder...

Jean-Paul Demoule

Merci, il y avait effectivement des vestiges archéologiques sous nos pieds, mais pas à ma connaissance de restes humains... J'aborderai la question, en tant qu'archéologue, de trois points de vue. Je voudrais distinguer d'abord le point de vue juridique et éthique, puis le point de vue politique, et enfin le point de vue scientifique. Le point de vue juridique et éthique fait qu'effectivement il n'y a pas de règles claires, ou du moins qu'elles varient selon les sociétés. Il n'y a pas de problème en général pour exposer des ossements préhistoriques : si on prend l'homme de Pékin, par exemple, on peut le voir, du moins les ossements qui ont subsisté. Le célèbre homme des glaces Otzi à la frontière Italo-autrichienne, on peut le voir aussi, dans une chambre réfrigérée. Je ferai déjà une différence entre les ossements, et les ossements sur

lesquels subsiste de la peau, car l'ossement est une représentation abstraite des humains. Quand on voit au contraire un visage avec de la peau, il y a un trouble. J'avais prévu d'évoquer ce corps qui a été montré tout à l'heure par Neil Mc Gregor, qui vient de la nécropole néolithique de Nagada en Egypte : j'avais ressenti un sentiment de malaise quand j'avais vu au British Museum ce corps entièrement nu et exposé. Les Pharaons d'Egypte ont été en grande partie retirés du musée du Caire, et quand Ramsès II est venu se faire restaurer en France dans les années 1970, on lui a rendu les honneurs militaires. Les ossements de Philippe II de Macédoine peuvent être vus à la Vergina, mais il y a derrière cela la volonté de montrer qu'il s'agit bien de Philippe II, car il a une jambe déformée, etc. Si on prend le cas de la France, les ossements du 20^{ème} siècle appartiennent encore clairement au traitement des restes humains récents. Quand nous trouvons dans les fouilles préventives des soldats de la 1^{ère} guerre mondiale, ils sont restitués aux armées, réinhumés, et les familles sont recherchées quand c'est possible. En revanche, les collègues qui veulent travailler sur des restes humains récents dans les cimetières ont du mal à le faire. Ceux qui le font, pour travailler sur des caractères génétiques par exemple, le font clandestinement, de cheville avec les croque-morts, alors même que ces derniers reprennent des restes humains pour les réduire, et font des réductions de sépultures. Broca, un grand nom de l'anthropologie, était allé piller une soixantaine de crânes basques récents en Pays Basque espagnol, pour étudier la spécificité racologique – du moins le croyait-il – des Basques. Quand on est en revanche dans de l'ancien, en France, s'il s'agit d'ossements du 17^{ème} ou 18^{ème} siècle, il n'y a aucun problème, on est dans la muséographie. En revanche, il y a une zone d'ombre qui couvre le 19^{ème} siècle et pour lequel – le problème a été posé très justement par Abdoulaye Camara tout à l'heure – il n'y a pas de règle fixe pour ce qui concerne la France et une bonne partie de l'Europe. J'ai visité récemment une fouille préventive à Tucson en Arizona où l'on déménageait un ancien cimetière mexicain qui avait été clos quand l'Arizona avait été annexé par les Etats-Unis et c'était une fouille archéologique avec toutes sortes de problèmes éthiques : interdiction de faire des analyses d'ADN si la famille n'avait pas été retrouvée et n'était pas consentante, etc. Dans les pays islamiques, si les squelettes sont antérieurs à l'arrivée de l'Islam, les archéologues peuvent faire ce qu'ils veulent, si c'est postérieur, cela devient très différent. Deuxième point, le problème politique au sens large. Je suis de ceux qui, pour les objets en général, sont plutôt partisans des musées dits universels : je pense que les marbres du Parthénon appartiennent globalement à l'humanité toute entière. Néanmoins Georges Abungu au Kenya a dit que si ces musées, en général occidentaux, se prétendent universels, ils ne doivent plus s'appeler "British Museum", mais "Universal Museum" et il y a effectivement un débat à ce sujet parmi les conservateurs. Pour les objets ethnographiques et les restes humains, la politique de restitution de la part des puissances coloniales comporte une certaine dose d'hypocrisie : elle participe d'une certaine mauvaise conscience des atrocités du colonialisme, mais ce qu'on va restituer aux populations soumises et en partie culturellement détruites, c'est effectivement quelques objets – l'un des premiers à avoir rendu des objets aux Amérindiens, c'est Ronald Reagan, gouverneur de Californie – mais on ne leur restitue pas leurs terres et leurs champs de pétrole. Je crois qu'il faut se souvenir qu'on est dans une tradition très religieuse, plus propre aux pays Anglo-saxons qu'aux autres peut-être, qui ne me paraît pas suffisante si l'on veut exprimer de manière réelle et totale la repentance. L'autre aspect de ceci, c'est l'ambiguïté qu'il peut y avoir dans les revendications des descendants des peuples détruits. Quand ces peuples sont encore vivants, comme l'a très bien exprimé tout à l'heure Marcellin Abong, ces objets appartiennent effectivement à une culture vivante. Mais je vois qu'en Arizona, tout reste humain retrouvé, quelque soit son âge, -10000 ans au moins puisque l'Amérique du Nord est colonisée depuis près de 20000 ans, s'il y a des restes humains, est revendiqué par les Hopis, même si il a plusieurs millénaires. Parler à ce moment-là de descendance, ce n'est pas mieux que lorsque les Français prétendent être les descendants

directs des Gaulois, ou les Allemands les descendants directs des Germains. Il s'agit de savoir si effectivement la culture en question est vivante, ou si elle n'est pas vivante. Le paradoxe pour l'archéologie, c'est qu'en Arizona, et dans une partie des états du sud-ouest des Etats-Unis, si on découvre, dans une opération d'aménagement, des restes humains, on fera une fouille, qui révélera de la connaissance scientifique, et les restes humains, une fois étudiés, seront restitués aux populations amérindiennes. Mais s'il s'agit de sites archéologiques tout aussi importants pour l'histoire de ces peuples, mais sans restes humains, ils seront beaucoup plus facilement détruits sans aucune étude. Troisième et dernier point : le point de vue strictement scientifique. C'est vrai qu'un archéologue est content en général de trouver une tombe, puisque cette tombe va lui apporter énormément d'informations. Aussi bien sur la société, avec les objets qui accompagnent le squelette – du moins lorsque les ossements sont préservés – que sur l'humain lui-même : son état de santé, son ADN, son alimentation, s'il est local ou s'il a voyagé, grâce aux analyses de strontium, etc. Il est très rare, dans le vécu d'un archéologue, que le fait que le squelette ait été une personne humaine il y a des millénaires soit ressenti en tant que tel : c'est une opération extrêmement abstraite, sauf dans le cas, marginal, d'un corps momifié. L'approche relève donc en général de l'approche scientifique, telle qu'elle a été définie par les sociétés occidentales depuis la Renaissance, et qui répond donc à un certain nombre de règles. Si je prends le fait religieux lui-même, le fait religieux est un objet scientifique comme un autre et il peut être traité comme tel. Israël Finkelstein, un archéologue israélien, a récemment écrit un livre archéologique qui s'appelle *La Bible dévoilée* et qui modifie considérablement ce qui est écrit dans la Bible. Il montre qu'à l'époque de Salomon et de David, Jérusalem était un petit village fortifié de l'âge du fer, et qu'une grande partie de la Bible a été écrite à date récente par rapport aux préoccupations qui pouvaient exister aux 6^{ème} ou 5^{ème} siècles avant JC, au temps des derniers jours d'indépendance du royaume de Judas et de la captivité à Babylone. Donc on doit avoir ce point de vue strictement scientifique sur le phénomène religieux, et de même je suis pour qu'on étudie – sans choquer personne mais souvent c'est l'Eglise qui l'a elle-même demandé – les reliques. Cela peut montrer que certaines reliques ne sont pas des restes humains, mais parfois animaux, que certains crânes comportant un trou ne témoignent pas de miracles mais de crânes néolithiques trépanés, ou que le Saint Suaire, strictement étudié d'un point de vue historique et archéologique, qui est un reste humain ou divin, comme on voudra, puisqu'il a normalement des traces de sang, que le Saint Suaire est bien daté du 14^{ème} siècle par le carbone 14. C'est une approche strictement scientifique qui n'a rien à voir avec l'existence ou non de Dieu. Autre approche : l'approche du fait religieux par la psychanalyse, Freud écrit en 1930 que la religion est d'abord une névrose. Le deuxième point concernant l'approche scientifique, c'est la description d'un certain nombre de faits, par exemple, le fait de la violence dans les sociétés traditionnelles. Lawrence Keeley, dans son livre sur les guerres préhistoriques, *Prehistoric wars*, montre que les sociétés traditionnelles comme les sociétés préhistoriques sont susceptibles – pas toutes heureusement mais souvent – de pratiquer la violence institutionnelle, de pratiquer le cannibalisme etc. Et ces faits ont juste à être décrits d'un point de vue strictement scientifique, leur signification appartient à un autre domaine. Un autre point de vue nous est fourni par la paléontologie, Yves Coppens en parlera sans doute beaucoup mieux que moi. Si les ossements sont très anciens, je l'évoquais pour l'Homme de Pékin, en principe il n'y a pas de problème, même si la politique récente peut faire irruption. Le célèbre Toumaï, quel que soit son statut biologique, s'appelle Toumaï car c'était le nom d'un compagnon d'armes de l'actuel Président du Tchad. Ces vestiges paléontologiques plus récents – je ne parle pas de ceux qui remontent au siècle dernier – sont d'une grande importance scientifique. Je pense qu'il est extrêmement dommageable, quand il ne s'agit plus d'une culture vivante, qu'on restitue ces vestiges pour être réinhumés, car de fait leur existence était oubliée puisqu'ils remontent à plusieurs millénaires. En revanche,

dans le cas de Saartjie Baartman, la Vénus hottentote, j'approuve tout à fait la voie qui a été suivie, elle était un témoignage de la violence coloniale et il est bon qu'elle ait été restituée et réinhumée. Plus globalement enfin, du point de vue de l'histoire des sociétés quelles qu'elles soient, je trouve qu'il faut faire attention à une dérive qui va, pour la pensée occidentale, avec ce que l'on peut appeler le relativisme post-moderniste, et qui considère que tous les points de vue se valent. Je trouve que cela a un effet ravageur, par exemple sur la préhistoire australienne : quand on visite un certain nombre de musées australiens, il n'y a plus de chronologie, alors que l'Australie est peuplée depuis 60000 ans. On est uniquement dans le temps du rêve, le "dream time" des sociétés traditionnelles, il n'y a plus de rangement et tout est à prendre en tant que tel. Ce point de vue est parfaitement respectable, mais je pense que l'on devrait continuer à entretenir les deux points de vue. Ceci concerne aussi la Nouvelle-Calédonie par exemple, qui n'est pas très loin : au musée de Nouméa la chronologie a presque disparu de la présentation des collections d'archéologie canaque. En conclusion, sans donner de réponse définitive, il me semble qu'on doit distinguer fermement les points de vue. Il faut effectivement respecter les cultures quand elles sont vivantes, mais clairement vivantes, pour que ce ne soient pas des revendications plus ou moins bien étayées. Cela concerne aussi bien, récemment, l'Europe, c'est souvent à cause d'ancêtres mythiques ou réels qu'il y a eu des milliers ou des millions de morts, et on peut encore le mesurer ces jours-ci au Kosovo. Il s'agit donc que cette descendance soit effective et non pas mythique. Deuxièmement, il faut qu'il y ait un intérêt scientifique réel : la Vénus hottentote n'avait aucun intérêt scientifique réel, sinon de témoigner au deuxième degré des horreurs coloniales. Cela n'exclut pas d'ailleurs que l'on puisse concevoir, il en existe en Algérie et au Vietnam par exemple, des musées des horreurs de la guerre, cela n'exclut pas qu'on puisse avoir de tels musées. Il ne faut pas mélanger les points de vue dans la mesure où l'Occident lui-même est parfois soumis à une certaine dérive *new age*, et il suffit de voir l'extension continue des publications *new age* dans les rayons des grandes librairies : le chamanisme, par exemple, est devenu un maître mot de la manière d'aborder les sociétés traditionnelles, alors que l'emploi de ce terme la plupart du temps est complètement abusif, et occidental. Je vous remercie.

Claudius Müller

Merci pour ces arguments, qui montrent que les différentes disciplines que nous représentons ici sont d'une certaine façon aussi un miroir les unes pour les autres. Chaque argument vient d'une certaine tradition, et d'une certaine expérience, mais tous réunis forment un ensemble. Après l'archéologie, on revient à la préhistoire, et je demande à Yves Coppens, professeur au Collège de France, de prendre la parole.

Yves Coppens

Merci. Je voudrais d'abord saluer Monsieur Stéphane Martin, parce que je trouve très courageux et très bien pour le Président d'une telle institution de prendre à bras le corps une question qui pourrait être dommageable pour sa propre maison. Je trouve cela très courageux, et l'on verra bien ce qu'il en sortira. Je salue mon voisin, le Professeur Claudius Müller, pour animer si joliment notre table ronde de cet après-midi. D'abord l'histoire est simple : toutes les collections qui aujourd'hui nous étonnent et nous consternent sont des collections qui ont été faites au 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle : lisez les textes des explorateurs, vous verrez la condescendance vis-à-vis de tous les autres. Ce sont les "autres d'ailleurs" qui nous concernent aujourd'hui, mais pour moi préhistorien, les "autres d'avant", c'est pareil. C'est-à-dire que les Neandertal ont été traités de la même manière, et c'est pour cela qu'on a mis des années et des années à comprendre qui était Neandertal. On l'a rejeté, le pauvre Neandertal,

comme un affreux barbare, absolument pitoyable, qui n'était pas capable d'avoir quelques idées et de fabriquer de beaux outils. Et quand on s'est aperçu qu'il faisait d'aussi beaux outils que le Cro-magnon, et puis quand même qu'il enterrait certains de ses morts, il est remonté en odeur de sainteté. Donc il faut comprendre que ces collections ont été faites à une certaine époque, avec une certaine mentalité. Et notre mentalité d'aujourd'hui, c'est l'autre, c'est celle qui suit. Notre mentalité, elle est claire, elle est post-coloniale, on a une conscience lourde, et cela va de soi. Dans 50 ans on en aura une autre. Donc je salue ce que j'ai entendu ce matin de la part d'un collègue italien qui disait: "n'oubliez pas que les mentalités et les éthiques, ça change." Là, je voudrais dire aux collègues africains, mes amis Camara et Sidibé, que j'étais probablement le premier post-colonial, parce que je suis né en 1934, pour tout vous dire, et quand j'étais petit et que ma maman me demandait: "qu'est-ce que tu feras quand tu seras grand?", je disais "quand je serai grand je serai soldat noir!" Ma maman me disait "soldat tu peux, noir tu ne peux pas..." Cela me désespérait... Merci à l'Afrique de m'avoir inspiré cette première couleur! Mais ce n'est pas cela que je voulais vous dire... D'abord la défense de la science: je regrette que Mme la sénatrice soit partie, parce que ce matin elle a oublié complètement la science. Or la science, c'est important. C'est-à-dire que les restes humains que l'on a à examiner, ils ont un intérêt d'étude individuel, et un intérêt d'étude statistique, c'est-à-dire populationnel. Ce n'est pas parce qu'on a 100 exemplaires qu'il ne faut en prendre qu'un, tout est intéressant, tout est utile, cela a un sens. D'autre part, on l'a dit à plusieurs reprises, leur étude est externe, on commence par l'extérieur – morphologie, anatomie – mais aussi de plus en plus interne. D'abord avec des méthodes radiographiques, tomoscintigraphiques, scanographiques, etc., et puis véritablement interne avec des prélèvements pour des datations, pour des contenus isotopiques. On parle toujours de l'ADN, et c'est vrai, l'ADN c'est important, mais il y a des aspects moléculaires, des aspects génétiques, des aspects isotopiques qui permettent de savoir beaucoup de choses. Donnez un petit bout de votre os, je vous dirai ce que vous mangez! Ca veut dire que les collections sont précieuses: on peut s'en séparer bien sûr, mais elles sont précieuses à posséder. Et en plus, on l'a dit aussi ce matin, la science évolue, et elle évolue en progressant. L'éthique évolue, mais pas forcément en progrès, ce n'est pas du tout un recul, mais elle évolue de manière plus fantaisiste en fonction des mentalités universelles, désormais mondiales. La science progresse, c'est-à-dire qu'on aura affaire à des lectures nouvelles, à des lectures différentes dont on n'a pas idée et qui vont nous apprendre des choses extraordinaires. La mémoire des choses – d'ailleurs pardon, mais les restes humains, dans une certaine mesure sont des choses – est phénoménale, on peut en lire des petits bouts mais pas encore grand chose. Je vais vous raconter une histoire épouvantable. J'ai commencé à fouiller il y a bien longtemps, au début des années 1950, et j'ai fouillé avec un grand patron que certains ici ont connu, qui s'appelait Pierre-Roland Giot, qui était un grand archéologue, dont je salue la mémoire. Pierre-Roland Giot, quand on trouvait un squelette humain, avec de jolies dents, il nous disait de les nettoyer: on prenait une brosse à dents, et on astiquait les dents. C'était épouvantable, on faisait des raies dans tous les sens, alors qu'aujourd'hui on fait des petits moulages extrêmement fins, on regarde cela au microscope électronique à balayage, et on peut dire ce que le bonhomme a mangé dans ses derniers repas. Nous on a tout foutu en l'air! On a fait des dessins dans tous les sens et on ne peut plus rien lire du tout. Donc il y a des progrès dans la science, et je suis totalement désespéré d'avoir bousillé toutes les dents des bretons que j'ai ramassés... Alors le patron d'un musée bien sûr il tient à cela parce que le patron d'un musée, c'est un conservateur. Les restes humains sont donc source de connaissance. C'est cela qu'on a un petit peu oublié ce matin – pas tout le monde. Et la connaissance, je suis sûr que vous êtes d'accord, la connaissance de tout est pour tout le monde. Qu'est-ce que je veux dire par là? Moi je suis un autochtone, un aborigène de Bretagne, je serais, dans une certaine mesure, c'est un peu utopique pour le moment, extrêmement heureux, de recevoir d'Australie –

puisque l’Australie a été en vedette ce matin et que le représentant est là – des éléments squelettiques d’Australiens pour que les petits Bretons apprennent ce qu’est l’Australie, ce que sont les Australiens, et en échange – mais il ne faut pas que ce soit simplement un échange os à os ! – que la Bretagne soit en mesure d’envoyer des collections, des séries, des ensembles de Bretons du Finistère, du Morbihan, pour information, pour que les petits Australiens apprennent ce que sont ces gens du bout de l’Europe, du Far West de l’Europe. Je verrais cela plus volontiers qu’un retour. Je salue les retours, j’en dirai un mot tout à l’heure, mais les retours, c’est un peu réducteur. On renvoie tout ! Du coup le pays qui est à l’origine de l’affaire reçoit toutes ces collections, il a tout son patrimoine. Du coup il n’a aucune information sur ce qui se passe à l’extérieur, et nous on n’a aucune information sur ce qu’il est. On oublie ce qu’il est, on oublie ce qu’il représente, on oublie ce contenu... Parce que tout ce qui le concerne est reparti chez lui, c’est dommage. Il faut donc réfléchir à cela : c’est priver les gens d’ici de la connaissance des gens d’ailleurs. A cet égard, l’étude savante se complète – je n’y suis pas hostile du tout – par l’exposition. Le musée a de vraies recherches dans ces laboratoires, mais par ailleurs le musée a des vitrines, a des expositions, c’est vrai que la notion de musée est une notion, non pas morte, mais un peu passée. Il faut le renouveler, mais on l’a renouvelé déjà, il y a maintenant des “centres”, ça porte des noms différents, mais on n’a pas trouvé le vrai mot pour expliquer ce qu’est désormais un musée. En tout cas, le musée présente des choses pour l’information de tous, et en ce sens pourquoi ne pas offrir aussi la connaissance sous la forme d’expositions et sous la forme de présentations temporaires ou permanentes. C’est toujours la même chose, c’est pour apprendre, et c’est pour aussi enseigner. Je n’oublie pas, malgré mon âge fossile, qu’il y a des banques de données qui existent, que le Web existe, que les moulages existent, et qu’aujourd’hui on peut compenser beaucoup l’information que l’on a pas sur place par une information par l’image, voir une information en 3D, voire une information reconstituée... On peut faire beaucoup de choses. Mais à ce moment là il faut vraiment faire l’effort pour l’obtenir. Par ailleurs, je suis bien conscient, quelqu’un l’a dit tout à l’heure, que la science n’a pas le monopole de la connaissance. D’accord. Non seulement je suis d’accord, mais je l’ai pratiqué : j’ai enseigné au Collège de France – je suis à la retraite – et un beau jour, au cours de mes 22 années d’enseignement, j’ai fait venir une conteuse, une dame que j’avais rencontrée en Suisse, et que j’ai installée à côté de moi à ma chaire pour qu’elle raconte d’autres discours sur les origines de l’Homme. J’avais conscience que mon discours était *le* discours scientifique, mais que c’était un discours parmi d’autres discours, et que les autres discours étaient tout aussi respectables, qu’ils avaient autant d’intérêt que le mien. Je me suis installé, j’ai commencé mon cours, volontairement je n’ai pas présenté la dame, ce qui a fait chuchoter dans les rangs, et puis un moment donné, elle a commencé en racontant une histoire superbe d’un crocodile qui avait pondu un oeuf, et de l’oeuf était sorti l’Homme... Alors évidemment ça a surpris un peu l’assistance, surtout au Collège de France, mais c’était pour montrer qu’il y a plusieurs manières de comprendre ce qu’ont été l’origine et l’évolution de l’Homme, et que toutes ces manières étant toutes humaines, sont respectables au même titre. Par définition donc, bien sûr, je respecte tous les autres Hommes et toutes les autres cultures de la Terre. Et à partir du moment où il y a une demande, comme cela a été le cas pour les Maoris, si j’ai bien compris, comme cela a été le cas aujourd’hui à notre table pour une autre population, respectons ces demandes et après discussion faisons en sorte qu’elles soient nourries, qu’elles soient honorées. Car dans ces cultures, les restes humains que nous utilisons pour d’autres propos, pour des propos d’exposition ou d’étude, pour eux représentent tout à fait autre chose. Cela doit être respecté. En ce sens, je salue leur demande et je suis prêt moi aussi à obtempérer. Tout à l’heure Godelier disait que la mort n’est pas forcément la fin de la vie. C’est une chose à retenir, et c’est vrai que ce n’est pas la conception de toutes nos cultures. Je pars du fait que l’homme a 3 millions d’années, je suis bien placé pour vous le

dire, j'étais là. Ca veut dire qu'il existe depuis 200000 générations. Ca veut dire que depuis 3 millions d'années il y a eu 100 milliards d'hommes et les 100 milliards d'hommes ont forcément créé des quantités de culture. Et toutes ces cultures ont la même valeur, puisque tous les hommes ont le même temps d'histoire, et que tous les hommes ont la même origine. Beaucoup d'entre vous le savent sûrement mais dans *Homo sapiens sapiens*, *homo* signifie le genre humain, le premier *sapiens* l'espèce humaine, et le deuxième *sapiens* c'est la race humaine. C'est à dire qu'il y a un seul genre, une seule espèce, et une seule race humaine. On est tous de la même race humaine. Tous ces gens là ont fait des cultures et comme tous ont le même temps d'histoire, toutes ces cultures ont la même valeur, le même poids, le même intérêt. Comment s'en sortir ? Je n'en sais rien, j'y ai beaucoup pensé, mais ce n'est pas simple. Je me disais, mais Monsieur le Président de ce musée ne va pas être content, est-ce qu'à l'issue de cette réunion on ne pourrait pas déclarer : "tout reste humain appartient au pays d'où il provient." Grand principe de base. Tout reste humain appartient à la population dont il est issu. Deuxièmement, aucun musée, aucune institution ne peut en être possesseur, cela va de soi, mais pour l'information et l'éducation des gens, pour l'instruction de tout le monde, il peut y avoir au coup par coup des accords pour des dépôts, pour des stockages, pour des expositions, durant un certain temps, avec des possibilités de circulation de ces collections. L'idéal serait que ce soit géré par une grande institution et que les musées ne soient que les dépositaires au passage. Cette institution, ce ne peut être que l'ONU ou l'UNESCO. Il y aurait en quelque sorte des baux à définir pour permettre la circulation de ces collections. Je me demandais aussi dans quelle mesure, comme certaines populations, à juste titre étant donné leurs traditions, demandent à recevoir ces restes et à les traiter d'une certaine manière, si on ne pourrait pas les garder tout de même en dépôt sous certaines conditions, avec certaines règles. C'est-à-dire que sous le contrôle de la population en question, certains restes humains seraient présentés avec certaines règles à observer qui feraient que la population en question admettrait qu'ils puissent séjourner au moins un certain temps ailleurs. Voilà, j'essaie de sauver l'instruction et l'information de tout le monde. Quand on fait le travail que je fais, on voit petit à petit la connaissance, la culture qui n'apparaît qu'il y a trois millions d'années, petit à petit grimper et libérer l'Homme. C'est-à-dire que la culture, c'est la liberté. Si vous envoyez chaque collection chez chacun, vous appauvrissez la culture de tous, et c'est cela qui me chagrine, et c'est contre cela que je voudrais réagir, évidemment dans l'harmonie et dans l'accord de tous. Je vous remercie.

Claudius Müller

Ce fut un grand tour du monde et un voyage dans le temps. Mais il faut avoir cette perspective pour adresser des propos directs aux ethnologues qui sont peut-être un peu serrés dans leurs traditions et qui, du fait de leur expérience, n'osent pas proposer les choses si franchement. La parole est à Monsieur Gilles Boëtsch, anthropologue biologique et directeur de recherches au CNRS.

Gilles Boëtsch

Après Yves Coppens, en général, il n'y a plus grand chose à dire... En tout cas moi aussi je voudrais vraiment remercier les organisateurs parce que ce n'est pas évident, c'est beau. Mais on est des scientifiques, donc on est des gens courageux. On n'a pas peur d'avancer dans l'inconnu. Ce qui est vraiment passionnant dans ce sujet c'est qu'il pose bien la question des relations entre science et sociétés. Les sociétés au pluriel. Evidemment, les restes humains renvoient au corps, cela renvoie à quelque chose qui n'est pas une marchandise, cela a été dit ; c'est un objet sacré mais c'est aussi un objet scientifique, et cela n'a pas été beaucoup dit ce

matin. La réflexion que nous devons mener, nous les scientifiques – et non pas les conservateurs – concerne l’articulation entre droit, éthique, morale et connaissance scientifique. Le problème est que tous les restes humains, on l’a bien compris, n’ont pas la même valeur, ni scientifique, ni symbolique. A la limite, un tibia n’a pas la même valeur symbolique qu’un crâne. Au 19^{ème} siècle, les anthropologues biologiques, qui s’appelaient les anthropologues physiques à l’époque, et qui étudiaient les races, ne s’intéressaient pas du tout aux tibias, ils s’intéressaient aux crânes. Pourquoi le crâne ? Parce que le crâne est le symbole de beaucoup de choses. Aujourd’hui on a progressé, on s’intéresse à l’ensemble du squelette, et on s’y intéresse en tant qu’objet scientifique. Mais quand on glisse vers le concept de patrimoine scientifique, là c’est autre chose, car qui dit patrimoine scientifique dit conserver, montrer et étudier. Montrer : là il y a un petit problème. Tous ces restes humains viennent effectivement d’une histoire coloniale, et montrer l’autre, n’a pas seulement consisté à montrer des restes de l’autre. Cela a consisté, mon voisin l’a mentionné, à montrer ce qui s’appelait des "zoos humains". Les "zoos humains", c’était un processus qui, à travers l’exhibition ethnographique, consistait effectivement à zoologiser l’autre, à le mettre dans une catégorie qui n’était pas toujours très humaine, puisqu’on les installait au jardin d’acclimatation entre les chimpanzés et les chèvres. Nous avons fait un livre sur les zoos humains, car c’est un vrai problème scientifique, c’est un vrai problème de la construction de l’image de l’autre, de notre identité à nous, qui a commencé – on connaît toutes les dates – à Hambourg avec Hagenbeck en 1874, cela a commencé à Paris en 1877 avec Geffroy Saint-Hilaire au jardin d’acclimatation, et cela s’est fini en 1931, non pas avec l’exposition coloniale de Vincennes, car Lyautey n’en voulait pas, mais au jardin d’acclimatation, c’était privé, et il y avait le grand-père de Karembou dedans. Entre 1877 et 1931, il s’est passé beaucoup de choses, mais la chose à retenir qui me semble tout de même relativement grave, c’est qu’à partir du moment où l’on met l’autre dans une position zoologique, c’est à dire dans un jardin zoologique d’acclimatation derrière des barbelés ou des barreaux, il est difficile d’expliquer ensuite qu’on est tous égaux et que toutes les cultures se valent. Je pense que cela a servi, plus que les travaux des anthropologues – qui n’étaient pas très lus, soyons raisonnables – à insérer un racisme populaire qu’on paie peut-être encore aujourd’hui et qui colle un peu à la peau. Rappelez-vous que ces expositions ethnologiques ont reçu des millions et des millions de visiteurs. C’est vrai qu’à l’époque, il n’y avait ni la télévision ni le cinéma, et aller voir des spectacles ethniques était le moyen d’éduquer et de distraire les populations, surtout les populations des villes. Cela ne se faisait pas qu’en France, cela se faisait un peu partout. On a cru pendant longtemps que ce n’était qu’européen, mais on vient de découvrir que les Japonais faisaient la même chose avec les Coréens, donc on va faire un bouquin avec les Japonais, parce qu’on a des échanges à faire sur la question. Aujourd’hui, les restes humains qui se trouvent dans les musées sont le produit d’une histoire coloniale, nous en sommes bien convaincus. Cela renvoie à plusieurs choses, et notamment au droit de l’autre – cela a été dit ce matin et tout à l’heure – le droit de l’autre à disposer d’un “patrimoine” biologique qui serait celui de ses ancêtres. Mais cela pose tout de même des problèmes, comme l’a rappelé Yves Coppens : dans ce matériel, il y a de l’information, il y a des traces scientifiques, et il y a des preuves historiques. Il y a des traces scientifiques qui pour nous sont des éléments informatifs extrêmement importants sur la vie des populations dans le passé, mais qui sont aussi des preuves d’une histoire qui s’est passé, sympathique ou peu sympathique, peu importe. Ces restes humains sont aussi le produit d’une démarche scientifique, et là je vais vous parler de choses qui ne se passent pas en Afrique, ni en Océanie, mais en France, dans la région de Marseille. Nous avons travaillé en laboratoire sur des séries de pestiférés. Nous avons travaillé sur trois séries, qui chacune a une histoire différente, c’est assez intéressant. Nous avons travaillé sur une toute petite série dans les Hautes-Alpes, dans un cimetière de pestiférés connu et reconnu : il y avait huit squelettes

dedans. Nous avons prélevé ces squelettes que nous avons étudiés. Le maire nous a demandé, bien sûr, une fois que l'étude scientifique serait faite, qu'on les lui rende pour qu'ils soient réinhumés avec une belle stèle : "ci-gisent nos morts de la grande peste." Deuxième cas : Martigues. On a découvert un peu par hasard à Martigues qu'il y avait un grand cimetière de pestiférés qui n'était pas du tout du même cas que les Hautes-Alpes, mais évidemment, Martigues veut aussi récupérer ses morts après étude, pour leur faire un mausolée ou autre chose. Le troisième cas – en réalité l'histoire avait commencé par le troisième cas – c'est le charnier de l'observance de Marseille qui date de la fin de la peste de 1722 à Marseille, où on a trouvé 192 squelettes qu'on a étudiés, c'est une collection de référence, mais que personne ne nous a jamais demandé de rendre. Donc le contexte est le même, mais à chaque fois les histoires sont un peu différentes. Donc l'histoire est relativement importante. Mais l'information qu'on peut obtenir à partir du matériau humain, cela ne concerne pas seulement les squelettes d'avant, cela se passe aussi aujourd'hui. Je ne sais plus qui a parlé du sang, mais le sang est quelque chose d'extrêmement important : on obtient par le sang de l'information sur les gènes des populations et on peut reconstituer leur histoire. Pourtant on sait que selon les cultures, le sang n'a pas du tout le même rôle et la même fonction symbolique. C'est vrai pour d'autres choses, comme pour le statut des cheveux : les cheveux dans les musées, est-ce que c'est la même chose qu'un crâne ? Ce n'est pas sûr et pourtant, tout cela ce sont des restes humains. Comme il a été dit par Jean-Paul Demoule, c'est vrai que les matériaux ostéologiques, ce sont des objets scientifiques à partir du moment où ils sont importants, c'est à dire nombreux – ce n'est pas toujours le cas – mais disons que pour les populations récentes c'est possible. On peut lire qui étaient morphologiquement ces individus, quelles étaient les pathologies qu'ils avaient, quels étaient leurs modes de vie, c'est-à-dire l'activité physique qu'ils pouvaient produire, leur alimentation, et des tas d'autres choses comme leurs parasites, etc. Cela oblige effectivement à aller faire de l'archéologie, à travailler avec des archéologues, mais aujourd'hui on s'intéresse à de nouvelles choses, parce que tout cela bouge beaucoup, à savoir les charniers des épidémies, mais aussi les sépultures de catastrophe, dont les guerres. Il commence à y avoir maintenant des études qui se font sur les charniers de guerre. Cela renvoie à des tas de choses, et notamment, je vous l'ai dit, à la connaissance de la vie des populations du passé. Cela renvoie aussi à nos propres frayeurs : quand on parle d'épidémies, on sait très bien quelles portes on est en train d'ouvrir aujourd'hui. Comment constitue-t-on des collections ostéologiques ? On fait un peu comme les conservateurs, on fait des corpus, ce qu'on appelle des ostéothèques, des bibliothèques d'os bien référencés, ce sont des corpus de données indispensables. Le problème est que l'on ne sait pas quoi garder. On a fait un colloque sur les collections ostéologiques humaines, et on a pu voir que cela posait des tas de problèmes, parce que les squelettes, au bout d'un moment peuvent devenir un peu envahissants. On peut très vite en ramasser beaucoup, alors ce sont toujours les mêmes questions qui se posent : que garder ? On ne sait pas ce qui sera utile demain. C'est un vrai problème pour nous. Cela renvoie aussi à autre chose, au statut de l'objet. Après tout ce sont quand même des morts qui peuvent être revendiqués. Là on voit se dessiner des statuts particuliers, selon qu'il s'agit d'individus anonymes, ou d'individus connus. Dans le cas des têtes, il est évident qu'il s'agit d'individus connus, reconnus et réclamés. Il y a aussi le moment historique qui peut être important : je vous ai parlé de la peste, mais évidemment la colonisation renvoie à des choses connues, et le mode d'acquisition, je ne sais pas si on est dans une logique scientifique ou dans une logique éthique, mais c'est quelque chose dont on ne peut pas faire abstraction, on ne peut pas s'en débarrasser. Le problème qui se pose est que la conservation des restes humains doit faire l'objet de décisions conjointes, de décisions communes, et les antagonismes sont nombreux, entre les pays dont proviennent ces éléments et ceux qui les ont recueillis, mais aussi entre les scientifiques d'un côté et les politiques de l'autre, qui n'ont pas forcément les mêmes visions et les mêmes intérêts. Donc ce qui est aussi

en jeu, au-delà du travail scientifique qu'on peut faire, c'est quand on a des choses à présenter : quels sont les modes d'exhibition qu'on choisit d'adopter. Je crois que là, tous ensembles, on doit avoir une vraie réflexion. Je vous remercie.

Claudius Müller

Merci pour ces informations relatives à la science actuelle qui nous touche directement, notamment en ce qui concerne les maladies. Je donne maintenant la parole au dernier contributeur, Alain Froment, également anthropologue biologique, directeur de recherches à l'Institut de Recherches pour le Développement, et directeur de la valorisation des collections d'anthropologie du musée de l'Homme.

Alain Froment

Merci monsieur le Président de me placer ainsi en position de donner une perspective générale sur ce qui a déjà été dit. Je le ferai avec ma sensibilité de médecin ayant travaillé pendant la plus grande partie de mon temps en Afrique comme anthropologue, et aussi au titre de responsable de la politique de valorisation des collections qui est développée au musée de l'Homme. Le musée de l'Homme, merci aux organisateurs d'avoir pensé à l'inviter, a joué un rôle et continue de jouer un rôle majeur dans le débat qui nous occupe, à double titre. D'abord parce que c'est une immense nécropole, nous avons plus de 30000 restes humains : par rapport à des institutions comme le British Museum, c'est beaucoup. Et ce n'est d'ailleurs pas le French Museum, c'est-à-dire que dans la philosophie des fondateurs du musée de l'Homme, dans la dynamique du Front Populaire, c'était véritablement, et ça reste, le musée de l'humanité. Outre l'ampleur des collections, la réflexion sur les restitutions n'a pas attendu l'affaire de Rouen. On a parlé de multiples fois de la Vénus hottentote, c'est évidemment un dossier dont nous connaissons tous les tenants, aboutissants, non-dits, etc. Je corrige au passage un petit lapsus de mon voisin Camara, on n'exposait pas, bien sûr, une Vénus empaillée ou naturalisée, mais un moulage fait par Cuvier puisque, entre autres intérêts, Saartjie Baartman a joué un rôle dans la construction du savoir anthropologique, bien sûr daté, du 19^{ème} siècle, puisqu'elle a été disséquée par Cuvier. Pour votre information, Saartjie Baartman est de retour dans les galeries d'exposition : nous la montrons, seulement son visage, avec toute une notice biographique pour justement mettre en perspective, dans notre message pédagogique, l'histoire malheureuse qui la concerne. Nous avons une politique, au musée de l'Homme, qui consiste à distinguer ce qui est anonyme – les vestiges les plus nombreux dont on n'a pas l'identité personnelle – et les restes connus de gens identifiés dont on connaît les descendants, ou pour lesquels on dispose d'informations biographiques précises. A ce titre, on héberge un certain nombre de personnalités, un roi de Casamance par exemple, que ses descendants ont jugé utile de laisser au musée, et le Comte de Saint-Simon dont les descendants ont eu la même attitude. On distingue, dans notre politique, ces deux situations. En matière d'exhibition, puisque qui dit musée dit exhibition, nous montrons peu de choses. Le peu de crânes que vous verrez proviennent d'un cimetière mérovingien et le message consiste à dire que même dans cette petite population rurale, il y a beaucoup de formes de crâne différentes. Sinon, nous n'exhibons pas de restes humains de l'époque coloniale. Cela dit, et toujours dans ce message pédagogique, vous verrez quelque part dans une vitrine un squelette de gorille, un squelette de chimpanzé et un squelette humain. La logique aurait pu vouloir que le squelette humain soit un squelette africain. Pourquoi ? Pour saluer justement le tribut de l'Afrique dans l'origine de l'humanité. Mais cela aurait aussi pu être mal interprété : "les savants ravalent les nègres au rang des animaux." Non, nous sommes des primates, et le fait de montrer cela avec un squelette européen sophistiqué un peu le

message en disant : “nous sommes tous en fait des descendants de cette souche africaine, et nous sommes tous reliés.” Le plus important, l’enjeu dans le débat, ce n’est pas ce qu’on montre, mais ce qu’on a dans les réserves. Et pour nous, distinguer ce qui est indigène, ce qui est colonisé, de ce qui ne l’est pas, est un peu délicat. Contrairement aux réserves du British Museum, nous avons quand même un grand échantillon de populations du monde, en gros 48% de collections européennes et 52% du reste du monde. L’idée derrière tout cela, c’est effectivement d’échantillonner la diversité humaine, de comprendre ce que l’on appelle maintenant le polymorphisme. C’est aussi notre rôle dans la lutte contre le racisme : expliquer les diversités physiques et les mettre dans un contexte évolutif. C’est une des vocations majeures du musée de l’Homme, et c’est grâce à cette collection qui renvoie à la majorité de la diversité humaine, que nous pouvons développer des travaux scientifiques, qui sont évidemment nombreux, puisque les consultations de collections sont permanentes. Si vous allez au musée de l’Homme, vous verrez sans arrêt des étudiants ou des chercheurs étudier ces restes qui, d’une certaine façon, continuent d’exister grâce aux recherches qui sont faites. Inutile d’insister sur leur intérêt scientifique, on en a parlé, je dirai simplement qu’elles procèdent de deux démarches. D’une part la compréhension de la jeunesse de l’humanité, la description anatomique, qui se raffine maintenant puisqu’on utilise des imageries en trois dimensions. La compréhension anatomique est à présent doublée d’une approche génétique, puisqu’on sait extraire l’ADN de certains restes humains. D’autre part, une approche plus bio-archéologique comme disait M. Demoule, qui consiste à reconstituer les modes de vie, les maladies, l’alimentation, etc. des peuples du passé. Mais au-delà de ces deux missions, il y en a une troisième qui est aussi importante, et qui est une mission de témoignage de l’histoire. Pour quitter cette problématique indigène : nous avons deux crânes de gardes suisses qui ont été tués pendant les émeutes de la Révolution en protégeant Louis XVI à Versailles. Leur crâne, leur tête décapitée portée au bout d’une pique, ont abouti au musée de l’Homme. Quand vous voyez ces deux malheureux individus, vous pouvez penser qu’ils méritent d’être enterrés... D’un autre côté, c’est une espèce d’épisode historique qui vous saute véritablement à la figure puisque vous voyez ce geste, cet épisode historique qui est dans tous les livres, matérialisé par ces malheureuses personnes. De même, vous verrez le crâne de Descartes. On n’a jamais demandé à Descartes s’il aurait accepté d’être exhibé, et sa sépulture a été ouverte au 19^{ème} siècle pour voir si un grand penseur avait un crâne différent du reste de l’humanité. Nous montrons aussi, cela fait partie de notre message, le crâne d’un héros national, Lilian Thuram, un footballeur qui a mené la France loin dans la compétition et qui est aussi très engagé dans la lutte des droits de l’Homme. Il a voulu donner son crâne, et comme on ne pouvait pas le décapiter, il a accepté de passer au scanner, de subir une irradiation, pour qu’on reconstitue en polystyrène une image de son crâne, qui est exposé à côté de notre ancêtre l’Homme de Cro-magnon, le vrai, à côté du crâne de Descartes. C’est là un autre message pédagogique, qui consiste à dire : “je suis au musée de l’Homme parce que je fais partie de cette continuité humaine.” C’est un peu cela le message, il consiste à raisonner sur des populations dont certaines ont disparu, comme nos ancêtres Cro-magnon, et dont certaines sont liées à des extinctions qui sont de véritables génocides, et qui permettent de mesurer la souffrance liée à ces exactions. On a par exemple des populations de Patagonie qui ont pratiquement disparu, et les seuls vestiges qui restent, qui témoignent, ce sont les quelques ossements qui sont conservés. C’est à ce titre là qu’on peut mettre en balance, comme je l’ai entendu, les valeurs de la science et les valeurs de la morale. Je ne pense pas que ce soit une opposition, je pense que la science peut être morale. Vous savez qu’en France on a une sensibilité particulière, parce que c’est la laïcité, parce que c’est la République, vis-à-vis des croyances religieuses, avec lesquelles on n’est pas toujours à l’aise. Cependant, on peut dire que dans cette démarche scientifique, il y a une démarche humaniste. On peut prendre deux exemples simples, et j’en aurai terminé : celui du don d’organe. Prélever un rein sur un

cadavre, c'est le mutiler, beaucoup de religions sont opposées à cela. Mais si vous prélevez un organe, vous sauvez quelqu'un : il y a 9000 personnes par an, en France, qui meurent faute de prélèvement parce que nos croyances religieuses font que c'est gênant de mutiler un cadavre. Mais la vraie morale dépasse ces croyances : il y a quelque chose de supérieur qui est de dire que grâce à ce geste offensant, on peut sauver des vies humaines. Le deuxième exemple concerne nos recherches sur l'ADN. Dans beaucoup de mythologies du monde, on a des histoires qui racontent la création : "Dieu nous a créés" en Australie, "le Grand Manitou nous a créés" en Amérique, etc. L'ADN raconte une autre histoire, qui est justement cette origine africaine, et qui est que toute l'humanité est apparentée. Donc nous avons d'un côté une philosophie traditionnelle, qui procède autant du créationnisme que les intégristes chrétiens américains par exemple, et d'un autre côté un message scientifique qui dépasse ces communautarismes et qui nous envoie une leçon de fraternité. Donc à ce titre-là, la démarche scientifique procède de la morale. Donc la conclusion à laquelle on doit maintenant réfléchir est la suivante : doit-on permettre à un être vivant qui est maintenant mort de continuer à exister à travers la recherche, ou bien faut-il l'enlever du circuit, l'enterrer, l'incinérer ? Et le savoir qui est collecté grâce à cette recherche, appartient-il à la science occidentale ou bien à l'humanité ? Je vous remercie.

Claudius Müller

Merci pour ce point final à notre table ronde qui a été très fructueuse. Merci aussi à chacun de vous pour vos arguments et pour ce tour d'horizon, qui a commencé avec le discours de présentation de Neil McGregor, avec le British Museum, et qui a continué avec les musées d'Océanie, d'Afrique, d'Europe, et avec des disciplines différentes, l'anthropologie, la biologie, l'archéologie, la préhistoire. Je pense qu'on a une riche moisson d'informations, et c'est maintenant à nous tous d'en tirer des commentaires, des questions. C'est à vous maintenant.

Steven Engelsman

Ma question concerne la sorte d'impératif premier de la connaissance. C'était l'un des thèmes de votre introduction, Neil. Il me semble qu'il y a là une contradiction : si les connaissances que l'on tire des restes humains d'une communauté particulière sont que cette communauté entretient un lien privilégié, une connexion spirituelle avec ceux-ci, alors ces connaissances mêmes sont contredites par le fait de conserver ces matériaux. Et c'est aussi aux dépens d'une relation qui peut ajouter des connaissances autour des matériaux que la communauté veut faire garder par les musées, les restes non humains. Je voudrais que vous commentiez cette contradiction.

Neil Mc Gregor

Merci beaucoup. J'espérais avoir montré clairement qu'il y avait une contradiction entre la vocation historique des musées, qui savent quoi faire des connaissances, et le souci de communautés particulières. C'est ce que j'ai essayé de dire : les *trustees* doivent soupeser ces choses, car elles sont en contradiction directe, c'est pour cela que la question est si difficile. Encore une fois, ce que soulève cette question, c'est l'équilibre entre une sorte d'idéal que vient d'exprimer M. Froment du musée de l'Homme, concernant une connaissance appartenant à tout le monde, et l'idée d'une connaissance qui serait restreinte. Je ne crois pas que nous ayons en Europe les mots pour une telle discussion, car toute notre histoire depuis 300 ans a tourné autour de l'idée que la connaissance devait appartenir à tout le monde. Et je

crois que c'est précisément la raison pour laquelle ces problèmes sont si difficiles. Mais je suis tout à fait d'accord qu'il y a une contradiction fondamentale. Je crois qu'il est très difficile de trouver des mots qui puissent correspondre à nos héritages scientifiques et philosophiques dans la tradition européenne, tout en intégrant ces autres traditions. C'est un problème.

Benoît de l'Etoile

D'abord je voulais remarquer que le contraste entre ce matin et cet après-midi constitue un merveilleux exercice pratique en anthropologie des classifications, dans la mesure où cela donne un aperçu de mondes qui me semblent extrêmement lointains. Mondes séparés à la fois du point de vue juridique, comme l'a très bien expliqué Neil Mc Gregor, mais aussi du point de vue cosmologique, dans la mesure où ce sont des "visions du monde", à la fois des valeurs et des définitions de la réalité, différentes qui étaient mises en œuvre dans la majorité des interventions de ce matin, contre la majorité des interventions de cet après-midi. Pour aller au-delà de cela, j'aurai une question envers ceux d'entre vous qui défendent – une revendication à laquelle je suis très sensible – les impératifs de la science et de la connaissance. Il me semble qu'ils ne vont pas jusqu'au bout de leur revendication de la science, dans la mesure où ils ne prennent pas suffisamment en compte la question de l'histoire des sciences et de l'historicité de la science. Si on regarde dans le passé par exemple au 19^{ème} siècle, les revendications qui sont faites, dans les musées en particulier, au nom de la science, aboutissent largement à des résultats que nous considérons aujourd'hui comme non scientifiques. Dans quelle mesure ce constat historique – ce qui a été fait à un moment donné au nom de la science est aujourd'hui considéré comme non scientifique – n'amène pas à relativiser cette revendication au nom de la science aujourd'hui et demain ?

Yves Coppens

Je veux participer à la réponse : non, nous ne sommes pas innocents ! Nous sommes bien conscients que les prédécesseurs se sont trompés et que nous-mêmes nous nous trompons. Les choses ont évolué, il y a un certain nombre de données qui sont acquises depuis deux siècles et qui ne bougent pas, donc cela approche d'une certaine vérité, mais soyez rassurés, nous sommes tout à fait modestes et humbles dans nos déclarations. L'histoire des sciences ne nous échappe pas du tout, et nous la pratiquons couramment. Nous savons bien comment se sont développées les sciences, surtout celles concernant l'homme, parce que par définition, l'Homme ayant un tel poids philosophique, vous comprenez bien que cela ne s'est pas fait comme l'histoire des éléphants, que j'ai pratiquée aussi. Cela n'a pas été accompagné des mêmes légèretés, si j'ose dire... A ce propos, je voulais répondre à ce que vous avez dit ce matin : vous avez parlé de trois anthropologies, en mêlant un peu les choses. La première c'était l'anthropologie physique, ou biologique, celle qu'on a traitée en grande partie ici, la deuxième c'était l'anthropologie culturelle, et la troisième, qui observait ce qui se passait dans les deux autres, c'est aussi de l'anthropologie culturelle. Ça me permet de vous répondre pour ce matin.

Jean-Paul Demoule

Si je peux ajouter une chose : bien sûr que la science a une histoire, mais cela ne veut pas dire que tous les discours se valent. Ce n'est pas que la science est plus efficace, parce qu'on sait très bien que l'effet placebo peut exister, et la musique, l'art, l'amour peuvent avoir une efficacité sur la réalité. Ce n'est pas non plus qu'elle soit vraie, car là on est dans le domaine

de la métaphysique, c'est simplement un discours qui a ses règles, et qu'il ne faut pas confondre avec d'autres formes de discours. C'est un discours qui est opératoire dans un certain nombre de sociétés mais, comme il a très bien été dit, qui prétend à l'universalité. Je pense que le relativisme n'a pas forcément une valeur supérieure, il peut être tout à fait destructeur si on admet que tout se vaut.

Alain Froment

Peut-être un dernier complément, car c'est une question très importante que vous soulevez, et qui finalement va dans notre sens. Les théories scientifiques évoluent et justement l'intérêt de conserver des collections c'est de les mettre à la disposition des générations futures, qui vont peut-être revisiter nos théories. Donc notre souci c'est effectivement de penser aussi à cela : à partir du moment où on ré-enterré, c'est terminé, on se prive de la possibilité d'aller plus loin. Je pense que même dans les communautés aborigènes, en tant qu'anthropologue je mesure bien leur souffrance, à dire : "nos ancêtres tant qu'ils ne seront pas enterrés, seront là en train d'errer." Quand je traverse parfois les couloirs du musée de l'Homme la nuit je me dis que peut-être ces esprits sont là, à me menacer... Je ne sais pas, mais les descendants de ces gens là, dans 200 ans, dans 1000 ans, pourront peut-être aussi se dire que les hasards de l'histoire ont conservé, dans des conditions coloniales parfois abusives, une occasion d'ouvrir cette fenêtre sur le passé. Cela c'est important dans la philosophie d'un musée.

Maurice Godelier

Je voudrais ajouter une petite remarque. Le travail scientifique permet une accumulation de savoir, et même des progrès, ce que beaucoup de gens oublient aujourd'hui. Par exemple, moi dans mon travail d'anthropologue, je m'appuie sur des résultats acquis il y a 50 ans par Lévi-Strauss ou d'autres, et je ne vais pas cracher dessus. C'est grâce à eux que je peux avancer. Donc ce n'est pas le même discours que celui d'Yves Coppens, à propos de la dame bretonne qui va raconter des histoires sur l'origine de l'humanité. Il y a une accumulation de connaissance, et une autocritique des processus de connaissance. C'est très différent des discours entièrement relativistes.

Patricia Lamarche

Une question à M. Froment, comment avez-vous résolu le problème de répartition des restes humains quand le musée du quai Branly a été créé ?

Alain Froment

On pourrait demander à M. Martin... En fait très simplement, c'est-à-dire que la vocation initiale de ce musée de l'humanité, de ce musée de l'Homme, c'était de montrer trois composantes : l'histoire de l'homme à travers l'évolution, la paléontologie et la préhistoire, l'histoire et la diversité des cultures dans ce qu'on appelait l'ethnologie et l'ethnographie, et puis la diversité de ce qu'on appelait les races. La création du musée du quai Branly a été l'occasion de vider le musée de l'Homme des collections d'ethnographie. Tout ce qui était étiqueté "ethnographie" est parti d'ici, sauf ce qui provenait des cultures dites "blanches" qui sont parties ailleurs, puisque ici on a distingué entre les "blancs" et les "non-blancs", ce qui n'était pas le cas du musée de l'Homme. Mais un débat a eu lieu pour un certain nombre de restes humains – des crânes surmodelés, des crânes décorés etc. – qui sont à la fois des objets culturels et des restes humains, comme Neil Mc Gregor l'a montré pour le British Museum.

Donc selon qu'ils avaient été étiquetés par nos conservateurs en ethnologie ou en anthropologie, ils ont été attribués à l'un ou l'autre musée. Pour nous, en fait – certains ont mal vécu ce transfert, mais c'est cicatrisé – cela donne au musée de l'Homme l'occasion de développer un nouveau projet, vous savez qu'une rénovation ambitieuse est en cours, pour dire, finalement, quelle est la place de l'Homme dans la nature, et quelle est la nature de l'Homme. C'est une perspective plus proche du Museum d'Histoire naturelle que de l'anthropologie culturelle, mais finalement c'est une perspective très complémentaire de ce qui se fait ici.

Claudius Müller

Merci beaucoup, je pense qu'on a bien avancé cet après midi, avec les questions, avec les réponses, ce fut une longue journée, et il y a encore une longue soirée pour échanger les inspirations, les arguments. Je remercie encore une fois Stéphane Martin, le musée et tous les collaborateurs, en particulier les interprètes. Merci et bonne soirée.